



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS

V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration : 46, rue de Londres, 75008 PARIS

Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE (Reconnue d'utilité publique) Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

ÉCHOS ET CORRESPONDANCES DE L'ÉTÉ

J'ai hésité à évoquer, en introduction de cette chronique, les émissions de France-Culture des 3 et 11 mai sur le thème « Etre prisonnier en Allemagne 1940-1945 »...

Cette émission de radio 1993 n'était pas la première du genre, il y en eut d'autres, et à la télévision en 1985. J'en possède l'enregistrement presque entier...

Une correspondante amie, dont je tairai ici le nom, m'a écrit après l'émission : « Dans l'ensemble, grande déception. Je me serais crue revenue cinquante ans en arrière ».

Quand j'entends ces enregistrements, que je les réécoute ensuite, je reste surpris par cette sorte d'appropriation de la captivité par quelques anciens P.G., toujours les mêmes, qui s'efforcent d'en faire ou dire l'histoire à partir de leur seule expérience...

AU RETOUR, la ligne de conduite à laquelle il n'eût pas fallu déroger, consistait, nous semble-t-il, à dire ce que nous avions été, compte tenu des conditions qui furent les nôtres.

« Il est impossible de prouver que l'armistice de 1940 était la solution la meilleure, ou que la France eut été traitée comme la Pologne, s'il n'y avait pas eu de gouvernement à Vichy. S'il n'y avait pas eu la Résistance, la France aurait été, peut-être, mieux traitée par l'Allemagne. Ce n'est pas sûr. Elle aurait été peut-être plus mal traitée par les Anglo-Saxons. Ce n'est pas sûr davantage. Nous sommes dans un domaine où nous pouvons croire ce que nous avons envie de croire, ou peu s'en faut ».

— Cinéma. « Le cinéma entretient un rapport ambigu avec le sacré. Il peut le servir ou s'en servir. Aujourd'hui, c'est surtout un art profane ; c'est souvent un instrument du Diable, c'est-à-dire de violence et de mépris. Qu'est-ce que le mal ? C'est l'absence d'amour. C'est aussi cette attitude si répandue dans le monde actuel qui consiste à prendre et prendre toujours, à vouloir tenir sans jamais donner ».

— A l'école. « ...Le niveau scolaire est en chute vertigineuse. Dans un devoir d'Histoire, une élève de seconde parle à plusieurs reprises de « Pierre Robes ». Qui peut bien être ce Pierre Robes ? Euréka ! Il s'agit de Robespierre, ce qui prouve qu'elle n'a jamais ouvert son manuel ».

— CARTES POSTALES

— Jules FRANC... visite Hambourg. — Eric GROS... en Bretagne : « On travaille mal au printemps parce qu'on sent » (Thomas Mann). Je dirai : parce qu'on voyage. Que la Normandie et la Bretagne sont belles !

— Distinctions : des hochets et des hommes : En exécution de l'article 97 de la constitution concernant les récompenses militaires, et pour récompenser aussi les services et les vertus civils, il sera formé une Légion d'Honneur.

C'est ainsi que l'article 1er, de la loi du 29 floréal an X, fit connaître au pays la création de cet ordre, par décret signé Bonaparte, premier consul.

1802. Dans une correspondance adressée à Monge, Bonaparte écrivait : « Les hommes sont épris de distinctions, et les Français plus que les autres ».

A la fin de 1802, avec le consul Lebrun, Bonaparte s'était vu répliquer : « dans votre ordre nouveau, je crains de trouver le germe d'une nouvelle noblesse. Ce qui s'est avéré à une certaine période. Cette future création fut attaquée par le conseiller Berthier en ces termes : « l'ordre proposé nous ramène à la monarchie. Les croix et les rubans sont les hochets de celle-ci ».

(in « La Charte », 3 et 4, 1993).

ATTENTION ! Le prochain rendez-vous-DÉJEUNER est fixé au DIMANCHE 17 OCTOBRE au « ROYAL TRINITE » Place de la Trinité, Paris, à 12 heures. Venez, amis Parisiens et Banlieusards ! Venez ! Si possible, PREVEENEZ...

— Mémoire. « Un peuple sans mémoire est un peuple qui meurt » (Henri Amoureux). Le maire de Paris entend donner aux Parisiens l'occasion de « rouvrir l'album de leur passé ». Première époque : 1919-1939. Tout Parisien ayant habité la capitale entre ces deux dates est invité à apporter son témoignage, sur tel ou tel aspect de la vie parisienne, à « La Mémoire de Paris », mairie de Paris, BP 223, 22, Quai de la Mégisserie, 75001 Paris.

avec la photo des gosses dans leur gros portefeuille en similicuir — seule chose qui les reliait à leurs affections et à leurs tâches, à la paix. J'étais comme les autres. Je rejoignais mon unité. Le fascicule rouge portait : « Immédiatement et sans délai ».

G. Hyvernaud, in « La Peau et les Os ». (Une idée de panneau à creuser pour les P.G. parisiens)...

— D'une lettre de Jean WEBER (de Lorraine) : « ...J'ai trouvé l'A.G. de Vincennes digne de ses devancières, dommage que le noyau des fidèles s'amenuise. La loi de la nature est impitoyable... »

« A l'affreuse soumission d'antan, a succédé un air effronté, provocant, sans égards, sûr de soi, qui ne fait pas moins de peine. Car cette « fierté » nouvelle, et nouvellement acquise, n'est pas une conquête sur la rélegation ou l'abaissement ; elle ne dit pas la liberté que donnent l'accomplissement, la culture, la liberté, seulement une audace moderne récente, une idée nouvelle : rien sur terre ne me vaut ».

— Mémoire de France. « Qui, les premiers, a affronté l'ennemi allemand ? » — Les soldats de 1939-1940. « Qui, les premiers, a affronté l'ennemi japonais lorgnant l'Indochine ? » — Les soldats français qui, le 22 septembre 1940, sous les ordres du Lieutenant-Colonel Louvet, résistèrent à l'Armée Japonaise de Canton. Et les aviateurs commandés par le Général C. Chennault, au sein de l'Armée de la République de Chine, qui luttèrent contre le Japon militariste plus d'un an avant Pearl Harbor...

— Pension. Pendant toute la durée de sa fonction de Premier Ministre... Monsieur Ballard fera reverser sa pension de Conseiller d'Etat en retraite, soit 15.000 F mensuel, à l'Office National des A.C.V.G. A noter.

— Juin 1940 dans l'Oise. Chapeau ! d'un reportage précis, précieux, émouvant sur les combats : « M. P. Durososy qui fut maire d'Erquinvillers (Oise) où des tirailleurs sénégalais furent massacrés par la Wehrmacht, nous a fait parvenir plusieurs récits montrant l'héroïsme de nos combattants de 1940. Ces combats sont peu connus du public. Peu savent qu'au cours de la campagne de France, eu égard à la courte période des combats et au nombre des victimes, il y eut — proportionnellement — plus de soldats tués qu'à Verdun ».

De ces récits de combats où s'illustrèrent le 34e Bataillon de chars légers, la 4e Division Coloniale, le G.R.P. 97, dont les Légionnaires du 1er Régiment Etranger de Cavalerie — rapportés dans le « Journal des Combattants » du 5 juin 1993... nous extrayons la fin provisoire du sous-officier ORLOW, légionnaire, blessé, étendu dans le fossé d'un chemin de la forêt de Compiègne. Réveillé par les premiers rayons du soleil du 13 juin, il entend tout près de lui un bruit de voix ; les mots lui rappellent son enfance et le précepteur allemand qui donnait des leçons de langue aux enfants des familles de fonctionnaires russes à Kiev. En ouvrant les yeux péniblement, Orlow distingue cinq à six silhouettes qui se détachent sur le ciel.

« Armes Kerl ! » Pauvre diable. Les huit Allemands qui ont découvert ce sous-officier français dans le fossé, pendant la halte de leur convoi, détaillent les joues mangées de barbe, la vareuse déchirée, les housseaux poussiéreux et couverts de sang. Ce matin de juin déjà chaud, les soldats victorieux contemplent l'image même de leur adversaire, démuné mais courageux, vaincu mais indomptable. Un

Suite page suivante.

Gefreiter, dans la bande, se baisse pour arracher le revolver aux doigts crispés qui n'ont plus la force de le brandir.

« L'escadron... » murmure Orlow... Comment saurait-il que seuls quelques éléments des pelotons Spitzer et Roumiantzov ont réussi à franchir l'Oise, et que les deux cents hommes qui restent encore du G.R.D. 97 se battent alors sur la Seine... désespérément? Comme ils l'ont fait sur la Marne, comme ils vont le faire sur le Cher, puis sur l'Indre. Sans espoir, pour l'honneur.

Le maréchal des logis Chef Orlow a survécu à ses blessures. Relevé par les Allemands, emmené à l'hôpital, sa rotule éclatée a été cerclée. Les Allemands l'ont ensuite libéré. Retourné à sa Légion, il a pris part aux combats de Tunisie en 1942... »

P. Durosoy.

— **Maintenir**, organe de liaison de l'Amicale des Anciens des Stalags XVIII (Autriche du Sud), a publié son trois centième numéro. Depuis longtemps bimestriel, ce journal P.G. a su marquer sa différence, tant par son aspect extérieur que par la qualité de son contenu rédactionnel.

Ce numéro au chiffre rond est encarté dans une couverture de couleur, légèrement renforcée et ornée à la une d'un dessin, comment dire, oïlé! oïlé!, aérien et plein d'optimisme... Nul doute qu'avec un pareil porte-drapeau, « Maintenir » ne se maintienne encore longtemps!

J'ai lu avec intérêt dans la deuxième de couverture, datée de juillet 1945, deux « papiers » de René Le Houcq, dont j'avais fait la connaissance lors de la parution de son livre de souvenirs « Le meilleur de notre jeunesse ». Une correspondance entre nous avait suivi la recension que j'en avais fait dans notre Lien. J'aimais le ton et la franchise de ses lettres où la captivité, on s'en doute, tenait la plus large part, suivi de remarques techniques sur le métier de la presse en général — il fut correcteur de 1927 à 1929, la nuit — et sur la comparaison entre Maintenir et Le Lien V.B. X A, B, C. Analysant à la loupe un numéro que je lui avais envoyé (celui de juillet-août 1986) il m'écrivait entre autres :

« J'ai particulièrement apprécié les lignes consacrées par Luc-Olivier Merson à la mémoire d'A.E. Guillez. La gouaille des deux prisonniers français en culotte rouge et manteau bleu devant l'autosatisfait teuton et sa progéniture mâle rappelle par plus d'un point les croquis si allègrement enlevés par Paul Ordner, dessinateur sportif de notre jeunesse. La Marseillaise avec drapeau du 14 juillet 1915, sous la direction du sergent Emile Moussat, au camp de Meyenburg, fait écho à celle entonnée lors du départ pour la Prusse Orientale de notre aumônier principal, l'abbé Henri Gaillard, et des hommes de confiance les plus importants du stalag XVIII A. (...) Et comment ne pas faire bonne parole à celui qui fut peut-être le plus proche de nous, Maurice Genevoix? Ma femme avait eu, à l'automne 41, l'excellente idée de m'adresser La Boîte à Pêche, et, chaque fois que j'ai penché le nez dessus, j'étais bien loin du kommando » (...)

Ainsi avait-il « expertisé » mes six pages l'une après l'autre, ses souvenirs personnels faisant écho à chaque texte, ou presque. Sa correspondance témoignait d'une bonne mémoire, et d'une gentillesse que je n'ai pas oubliée, alors que nous ne nous étions jamais rencontrés. Le Coudray Montceaux, me disait-il, était loin de la rue de Londres. Et nous le déplorions l'un et l'autre...

« Qui lit encore? Qui comprend ce qu'il a lu? Qui retient ce qu'il a compris? »

Jacques Bainville.

— PATRIE

« La Patrie est principe de notre être. Comment? Par l'héritage qu'elle nous transmet, bien sûr. Héritage agricole, tout d'abord (même les paysages de France sont l'œuvre de nos ancêtres), héritage urbain, héritage alimentaire, héritage linguistique, héritage architectural, héritage moral, artistique, intellectuel, religieux : en tout domaine nous sommes déterminés par notre passé. La France nous transmet une certaine façon d'être ».

— Le temps de vivre...

« ...On ne trouve plus, aujourd'hui, dans les fermes rénovées de nos campagnes, des bancs de pierre adossés aux granges.

Et les aïeux du monde rural ne finissent plus leur vie sur leur terre.

Quand vient pour eux l'âge du repos définitif, ils trouvent refuge, comme la plupart des citadins, dans une maison de retraite où la seule préoccupation des gens qui y vivent est « d'user le temps ».

Ainsi, les vieux paysans de l'entre-deux-guerres auront été les derniers privilégiés à qui fut offerte, dans l'ultime stade de leur existence, l'occasion « d'être des hommes ».

Les derniers, puisque, dans une société en proie, en tous domaines, à la frénésie de la compétition, de la vitesse et des performances sans cesse dépassées, il n'est plus de place pour ceux qui s'attardent.

Les robots animés que nous sommes devenus, aiguillonnés, de l'enfance à la vieillesse, par la crainte d'être distancés dans leur course à la réussite (ou à la survie) ne prennent même plus « le temps de vivre ».

(Madame E. Ruchpaul in « La demeure du silence »

— citation de « Eux et Nous », mai-juin 1993).

— LANGAGE

Des mots nouveaux, nouveaux et bêtes à pleurer, des expressions inexpressives à l'ouïe et à l'entendement, du vocabulaire « politiquement correct » imposé par des minorités... totalitaires, du langage informatique induit par le déluge des nouvelles techniques, de l'usage des interjections et des onomatopées réductrices dans le parler des petits et des grands, de la manie de nommer autrement les choses les mieux établies, de l'envahissement des sabirs commerciaux et culturels mondialistes, du refus inconscient des réalités les plus naturelles, la mort par exemple, etc. De tout ce bric-à-brac linguistique, on est légitimement agacé, accablé.

Chaque jour que Dieu fait nous apporte quelques-unes de ces inepties langagières, véhiculées avec empressement par les médias, télévision, radio, presse, qui croiraient déchoir de leur fonction de héraut public s'ils ne happaient au passage tout ce qui virevolte dans l'air du temps... Un dictionnaire ne suffirait pas — je crois qu'il existe déjà — à recueillir ce déferlement de mots, la plupart du temps incongrus...

Le dernier exemple insane, inepte, nous vient d'outre-Atlantique. Il concerne les femmes en attente d'enfant : on ne doit plus dire qu'elles sont « enceintes » mais « parasitically oppressed », c'est-à-dire : parasitairement opprimées! Le radicalisme d'une pensée pseudo-politique, née dans les campus universitaires, s'en prend, pour s'affirmer, au langage établi et, négligeant l'odieux de l'expression inventée, se révèle comme une insulte à la personne humaine et à la vie elle-même.

« Nos mots sont malades ou plutôt, c'est nous qui sommes malades de nos mots, lesquels n'ont plus d'autre mission que de nous camoufler tout ce que le réel a d'un peu trop dur et de trop rugueux. Mais aussi d'un peu trop beau, et d'un peu trop grand; et d'un peu trop inconnu », note un observateur...

On sait que le mot ne change rien à la chose. Les gobeurs de la modernité, eux, croient que nommer différemment c'est créer du neuf. L'illusion de la base...

— Record. « Le plus vieux prisonnier » :

« Le dernier « voyageur » européen en Asie centrale du Moyen Age fut un Bavarois nommé Johann Schiltberger. Il avait été fait prisonnier par les Turcs à la bataille de Nicopolis, sur le Danube, en 1396; puis les Tartares le capturèrent à la bataille d'Angora, perdue par Bayezid en 1402. Il devait passer trente-trois ans en captivité ».

Nous l'avons échappé belle...

— Devise

« Le véritable homme de progrès est celui qui a un profond respect de la tradition ».

(Devise du compagnonnage).

— Nous autres, civilisations...

« Une certaine confusion règne encore, mais encore un peu de temps et tout s'éclaircira; nous verrons enfin apparaître le miracle d'une société animale, une parfaite et définitive fourmillière ». P. Valéry, Athenum 1919

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V.B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile

Demandez prix

Cette étonnante prophétie devait se réaliser au cours du siècle. Les idéologies totalitaires disparues dans l'horreur que l'on sait, est-on pour autant assuré que « la fourmillière » ne se profilera pas de nouveau, mais avec plus de subtilité, pour séduire le genre humain tout entier?

— Trouville

En juin 1939, au temps des discours excités du Dr Goebbels et des manigances hitlériennes sur Dantzig, un journal allemand en pointe portait le titre suivant : **L'Observateur raciste!** On n'est jamais si bien servi que par soi-même...

— REGION

Au cours d'une visite en Bigorre (65) — c'est à côté —, un journal local m'apprend que « la deuxième fête des Mariolles de Campan a connu l'affluence », et que cinq nouveaux « Mariolles » ont été intronisés. Bigourdan de naissance et pas... mariolle pour deux sous, je suis resté perplexe... D'où, de quel coin d'histoire locale ou nationale (?), cette nouveauté folklorique (2 ans d'âge!) a-t-elle surgi ainsi? Et qui est cet « illustre ancêtre, Dominique Gaye Mariolle auquel Napoléon en personne aurait tiré l'oreille pour lui manifester son contentement? » Où et quand? A Arcole en 1796? mystère...

L'affaire se ... corse à la lecture de la définition étymologique du mot « mariolle » dans le dictionnaire Hachette. En dehors de l'acception courante connue, on lit : « Ital. mariolo, de Maria, « Marie » la Vierge; ou de mariula, « félon », « filou », 1578; 1726; olle, 1916 (mariolle, à l'italienne). La difficulté croît...

Campan, au pied de l'Aspin, n'est-ce pas aussi Sainte-Marie de Campan? Les Campanais répondaient peut-être, autrefois, à l'appellation « Mariolles » parce que rusés, filous... ou bien dévots de MARIE. Ou les deux ensemble?

Quel lecteur du Lien, local ou autre, me renseignera?

— 14 JUILLET

Ce jour, la presse nous apprend que... 57 % des Français sont prêts à mourir pour la France si elle est attaquée. La notion d'appartenance nationale n'est donc pas un « sentiment aussi désuet qu'on voulait bien le dire ici et là... Ne pas aimer la guerre pour elle-même, mais la faire s'il le faut. Rien de plus rien de moins. C'est chez tous les peuples le témoignage de l'histoire.

— Mémoire

Au cours de son dernier congrès, l'Union Fédérale, organisation représentant 180.000 anciens combattants préconisait l'institution d'une « Journée Européenne du Souvenir », et demandait que « l'Allemagne soit associée à la célébration du 50^e anniversaire du débarquement des Alliés en Normandie le 6 juin 1944 » (sic). C'est là nous semble-t-il une proposition hardie et irréaliste... Sauf à les supposer masochistes... on voit mal les survivants de la Division « Das Reich » côte à côte, sur les plages normandes, en 1994, avec ceux du débarquement libérateur. « La volonté des pays européens de construire un monde pacifique et une Europe solidaire » — généreuse perspective d'avenir —, ne saurait oblitérer le passé. C'est un non-sens que de vouloir réviser l'histoire pour la plier aux aspirations du futur. Chaque chose a son temps...

Dans le même ordre d'idée, un quidam mélomane, au motif « que le 8 mai l'Allemagne a le visage de Hitler » proposait, dans un quotidien, de faire de ce jour historique celui de la Fête de la musique. Et d'invoquer une « communauté de culture » franco-allemande... Muet sur le 11 Novembre, sa proposition demeurait boiteuse dans son incongruité!

— Cartes postales de l'été :

— Eric GROS, délaissant la forêt de Fontainebleau, parcourus la Touraine et l'Anjou en attendant, natürlich, le Salzammer gut et le Tyrol oriental! Et quoi d'autre encore, peregrinus æternus?

— Pierre DAROT et madame, eux, en randonnée normande, se veulent les témoins de la renaissance courageuse des merveilles d'architecture religieuse abîmées par la violence guerrière du siècle : communautés, associations sont à pied d'œuvre pour reconstruire.

— Jean AYMONTIN.

— Jules FRANCO.

— RETRAITE

Au 1^{er} février 1993, le taux de la retraite du combattant est de : F. 2.436,72 par an.

— Humour

« Les prisonniers de guerre ont été les dindons de la farce gameline et daladière ». (J. Perret).

— Cartes (suite) :

MOURIER et Mme... en cure annuelle à Gréoux-Les-Bains (Alpes de Haute-Provence), se lèvent tôt pour se soigner, puis sont libres le restant du jour. De l'art d'utiliser le temps et l'espace.

MONTENOT Robert, lui aussi en « cure-thalasso » à Trébul, près de Douarnenez...

DURAND Pierre parcourt les chemins de sa chère Lorraine, en quête de silence et de recueillement.

QUINTON René, dans son jardin de Garches (pour l'instant) est tout à la joie d'un providentiel regroupement familial : la grâce arrive, furtive, à son heure...

PINEAU Pierre et madame jouent les corsaires à Saint-Malo, avant de longer la côte vers Hossegor des Landes, en amoureux de l'Océan.

ROSE Odette, elle, reste fidèle à l'Alsace... Strasbourg l'a vue déambuler dans ses rues pittoresques chargées d'histoire...

VERBA Robert et madame sont sous les pins d'Arcachon, l'humoriste du Lien rêvant sur son « transat » aux futurs « Coins du Sourire »..., sous l'œil ironique de Michèle. Irai-je les surprendre? Vous le saurez peut-être...

MONTENOT Robert : une carte de... Grafenhausen, Forêt-Noire ou Schwarzwald, représentant une maison de retraite pour anciens P.G. allemands sise dans un paysage de sapins... qui a suscité en moi des « mouvements divers »... Ah, Gott, les sapins!.

DURAND Pierre et Jean WEBER, qu'ils soient dans ou hors la Lorraine, m'ont pris au mot : les cartes pleuvent dans ma boîte, superbes! Merci.

MAFFEIS, WEBER et leurs épouses parcourent la Meuse... cette contrée où les témoignages des guerres passées marquent le sol d'un sceau indélébile.

POUPLIER André, lui, a choisi l'âne de Francis Jammes, « l'âne était petit et plein de pluie, très doux aux oreilles bougeantes », pour grimper le sentier qui conduit à Gavarnie...

BIONDI, le Parisien d'Asnières et son épouse sont tout d'un coup devenus octogénaires; ensemble, ils suivent depuis 50 ans le même chemin de vie! Heureux anniversaire et longue route encore!

VERBA Robert, encore lui! « une carte représentant un joli site d'Arcachon » — déjà vu — que je ne vous décrirai pas... Un pic que seules les qualités bien connues de grimpeur de notre humoriste lui permettent d'affronter! Le soleil a tapé dur sur les dunes du Pyla...

BERNARD et madame du Canada... nous envoient de Saint-Pierre et Miquelon leur bon souvenir. Bien reçu! Merci, amis.

— **HESTROFF**, c'est le nom d'un fort de la ligne Maginot en cours de restauration. Une coupure de presse du « Républicain Lorrain » (9 juillet) m'apprend qu'une kermesse s'y sera déroulée les 10 et 11 juillet. La messe sera dite à 30 mètres sous terre, dans une galerie en cul de sac, transformée en chapelle par les soldats de 39-40, les deux chandeliers et le crucifix forgés au même temps. Deux inscriptions en haut de l'autel : « Du plus profond de la terre, je m'adresse à vous Seigneur, exaucez ma prière », « Servir Dieu, la Patrie et la famille est un devoir et un honneur ».

Et le journaliste de conclure : Samedi et dimanche, chacun rendra également honneur à ces soldats qui ont vécu la drôle de guerre.

La photo reproduite témoigne du recueillement et de l'émotion des assistants à l'office ce dimanche 11 juillet 1993 au fort de Hestroff.

Nous sommes sensibles, ici, dans ce journal d'anciens de 39-40, à l'hommage ainsi rendu à nos camarades

de la ligne tombés en combattant sur ce front de l'est. Et nous remercions notre confrère d'avoir, par son reportage, contribué au nécessaire « devoir de mémoire ».

— Il arrive qu'au plus clair de l'été le ciel s'assombrit, celui au-dessus de nos têtes sans doute, mais aussi notre ciel intérieur au reçu d'une mauvaise nouvelle. Ce qui m'advient aujourd'hui... Notre ami de Gardanne (13120), Fred CAVALLERA est immobilisé, hémiplégique, depuis quelques mois, m'écrit sa fille Chantal, qui l'entoure de soins et d'affection. Que ceux qui connaissent ce charmant camarade P.G. ne l'oublient pas et confortent son courage dans l'épreuve. (53, Avenue de Nice, 13120 Gardanne).

— « Swing Kids », qui est-ce ? des jeunes allemands qui en 1939, en Allemagne, étaient amoureux du jazz swing ! Lequel, bien entendu, était politiquement interdit... Qui d'entre nous avait entendu parler, en Germanie, de cette forme étonnante de « résistance » à l'embrigadement nazi de la jeunesse ? Personne sans doute...

— « Morale et Politique »
« Ceux qui recherchent toujours plus de liberté individuelle doivent se convaincre qu'ils n'ont d'autres perspectives que l'Etat Léviathan ou une contrainte morale exigeante ». Ph. Ricalens.

— Horreur...
Un homme de lettres connu, Yves Berger, a eu l'occasion de voir, dans les faubourgs sud d'Avignon, cette publicité pour un alcool... bien de chez nous : « The pastis, né in the country of the cigales ».

Contrairement à ce qu'écrivait notre camarade belge René Disty (Lien précédent), il existe bien des fadas malveillants, pis malfaisants !

— S.T.O.
Suite à ma « note de lecture » du précédent numéro (p. 7), il convient de préciser que l'ouvrage de Charles Molette a été édité chez Fayard, Paris, en janvier 1993. J'ai reçu de l'auteur une lettre où il m'écrit, entre autres remarques : « Je pense que vous n'avez pas trahi la page d'histoire que j'ai été amené à écrire. Et sans doute aurez-vous incité à lire cet ouvrage... dont la publication a fait sortir des dossiers et délier des langues... » Et d'ajouter à cet « inattendu » cette information : « J'ai été invité à présenter mon ouvrage en Sorbonne le 1^{er} juin 1993, utilisant à cette occasion des documents (nouveaux) qui m'ont été communiqués à la suite de mon travail. Mgr Charles Molette a par ailleurs reçu de l'Académie Française un de ses « grands prix de 1993 » pour l'ensemble de son œuvre — ce dont nous félicitons l'ancien P.G., Aspirant, qu'il est effectivement.

— RASSEMBLEMENT P.G. REUSSI, celui du 10 juin dernier à Josselin (Morbihan) : des Bretons, des demi-Bretons et bien d'autres encore, vingt-quatre départements représentés, environ trois cents personnes ! Il faut le faire ! Bravo aux organisateurs, Jean BOYER et son épouse. Et autres animateurs doués... Et dire qu'on a supprimé Lourdes... pour insuffisance de participants et je ne sais quelles autres raisons... jamais dites ! Il suffisait peut-être de « passer la main »... après avoir cherché un BOYER national, non ? A défaut, longue vie et bonne santé aux Morbihanais restés sur la brèche.

— DECES :
René AUBRY, de Bouix 21330 ; ancien du V.B.
René DEMUYNCK, de Verneuil-en-Halatte, 60550. (Ce décès très ancien ne nous avait apparemment jamais été signalé).
Luc DUMOTIER, de Suresnes, est décédé le 30 avril dernier, sans que nous en ayons rien su. Rattaché à l'Amicale des stalags XII, il était venu vers nous en toute liberté et dans un esprit de commune solidarité P.G. Depuis de longues années, il participait à nos rencontres, à nos repas mensuels du jeudi soir, accompagné de son aimable épouse, mais toujours dans la discrétion la plus totale. Sa voix puissante ne s'élevait que dans le registre musical... quand on l'en priait amicalement, pour le bonheur de tous... C'est une facette de Luc que nous n'oublierons pas.
Aux siens et à son épouse, nous présentons nos très sincères condoléances.
LAMOTHE Louis, 46130 Prudhomat — un fidèle de l'Amicale. (Information de François Castells).

— De notre imprimeur... d'hier :
« Voici le dernier Lien (n° de juillet-août) portant comme nom d'imprimeur « Imprimerie J. Romain ». Oui, je quitte Le Lien avant que ce dernier ne me quitte. Oui j'ai un petit pincement au cœur, pas d'arrêter le métier (il faut bien y arriver un jour) mais plutôt de quitter les échos de la vie menée par les anciens prisonniers de guerre. Car bien que jeune alors, je me souviens de ces moments durs de la dernière guerre. Du retour de captivité de mes oncles, cousins et parents, et de leurs récits... »

« Pour l'impression, aucune inquiétude à avoir. Je restera quelques mois avec mon successeur, M. MARCHAT, et mes employés restent à l'imprimerie. L'impression du Lien reste assurée jusqu'à ce que ce dernier les quitte... le plus tard possible. »

— Pour conclure cette longue chronique d'été, nous aurons une cordiale pensée pour nos amis belges des V et des X en leur disant ici : VIVE LE ROI !
A Pau, le 10-08-1993.
J. Terraubella.

— P.S.
Le courrier du jour m'apporte des nouvelles de notre ami Henri et de son épouse. Après quelques

petites anicroches de santé, tout est rentré dans l'ordre. Se trouver soudain privé de voix provoque très naturellement une légitime inquiétude, on le conçoit. Les surprises du grand âge (88 ans !) sont presque toujours redoutables... J'espère qu'H.P. n'en aura plus que de bonnes, de celles qui vous tiennent attaché à la vie, à la lumière. Et que longtemps encore, au marché du matin... il s'entendra appeler « Colonel » par les habitués qui le côtoient, un surnom familial surgi il ne sait d'où — qui lui donne un petit air de respectabilité supplémentaire, qu'il mérite tout autant qu'un « vrai » cinq galons ! non ?

« Bien reçu Le Lien, que sa lecture est intéressante ! écrit PERRON. Mais c'est un plaisir qui ne se renouvelle, hélas, que tous les deux mois ! (...) Il faut saluer la vitalité de notre « petit » journal, qui a déjà usé deux imprimeurs ! Les imprimeurs (nos amis) s'en vont en retraite mais Lui est toujours là ! Fier et vaillant (...) Bravo ! »

André VICARIO
« Les Esterelles »
12, Avenue du Dr Flament
95240 Cormeilles-en-Parisis

Le 3 août 1993
Rédaction du Lien
Chers Amis,
Peut-être ces impressions d'un très jeune homme assez idéaliste et enclin à voir le bon côté des gens intéresseront-elles vos lecteurs : je les ai retrouvées récemment et vous les confie bien volontiers.

Le Lien m'intéresse toujours et je vous remercie et vous félicite de maintenir après tant d'années, d'oubli et d'incompréhension, le souvenir des années 40.

Cordialement votre.
A. Vicario.
NOTA. - Je remercie l'auteur de ce billet... d'hier. Il ne nous est pas arrivé souvent, peut-être est-ce la première fois ici, de recueillir les impressions d'un officier de santé venu de France en Allemagne assurer la relève d'un confrère retenu « prisonnier » par le vainqueur, malgré la Convention de Genève... (J.T.)
LA RELEVÉ DU SERVICE DE SANTE DES PRISONNIERS

IMPRESSIIONS D'ARRIVEE AOUT 1943
A VILLINGEN, STALAG V.B.
Non mobilisable à quelques semaines près au printemps 40, je savais plusieurs de mes amis prisonniers. Sensibilisé à leurs problèmes j'acceptai, dès que reçu pharmacien, de partir remplacer de futurs confrères en application des accords de Genève. Incorporé dans le Service de Santé de l'Armée Française, je rejoignai, gare de l'Est, en août 43, quatre jeunes médecins d'active en route pour Villingen.

En arrivant au stalag nous nous demandions surtout avec quels compagnons nous allions vivre, il est en effet difficile en France de se faire une opinion des

« Il existe un état de pensée abandonnée, un peu vacant, un rêve demi-éveillé, qui est propice à la mémoire, à l'invention et aussi à l'écriture. »

Ce texte a été relevé dans un ouvrage remarquable de M. Jean GUITTON, philosophe, ancien prisonnier de guerre, paru chez Aubier et intitulé « Le Travail Intellectuel ».

La fin de l'été entraînant à la détente, nous incite à trouver cet état de « grâce », en ouvrant, les uns dans leur jardin, d'autres à la maison, redécouvrant des lectures oubliées ou des notes prises dans des moments de fièvre et enfouies dans des classeurs. Ces derniers sont parfois riches de souvenirs que l'on a voulu conserver, telle cette petite fiche que je ne puis m'empêcher de reproduire, tant elle m'a rappelé une lecture qui remonte, déjà à... plus d'une dizaine d'années.

C'est la « Revue Lorraine Populaire » qui signalait à ses lecteurs la parution du livre « L'Evasion est pour demain », édition épuisée, de VINCENT (Emile), ancien P.G. évadé :

prisonniers : si l'on pousse au noir les conditions matérielles de certains, beaucoup réalisent mal la dureté de leur situation morale. Les camarades rapatriés même ne sont pas une source de renseignements précis, ils semblent, après la difficile période de réadaptation, vouloir oublier ou renoncer à expliquer devant une incompréhension cordiale et bien souvent indifférente.

Nous avons donc l'impression d'un saut dans l'inconnu, avec une légère appréhension de l'accueil qui nous serait fait, à nous qui venions si tard. Nous craignons de trouver les prisonniers diminués dans leur vitalité par ces trois ans d'inaction ou de travail forcé, accablés par cette longue privation de tout ce qui donne un sens à la vie, aigris probablement par les échos d'une existence qui continue pour d'autres, alors qu'ils se sentent immobilisés dans le temps comme dans l'espace, en marge du monde actif et cloîtrés sans vocation.

Dès les premiers jours nous avons pu corriger cette impression. Tout d'abord et dès l'arrivée nous sommes étonnés de la tenue générale, de la discipline librement consentie de soldats abandonnés à eux-mêmes ; l'un d'eux en a donné l'explication : « Il s'agissait de ne pas flancher, de rester dignes, de crâner quand même, car nous le sentions obscurément, à travers nous on jugerait la FRANCE, et nous voulions ce jugement admiratif malgré tout ». Cette tenue fut pour nous le premier indice de force que prend ici l'idée de Patrie : au risque de paraître chercher le paradoxe on pourrait dire que l'on se sent plus en France même, et l'on retrouve ici, sous d'apparentes contradictions, une unité de pensées et d'espoirs qui repose des incertitudes auxquelles sont soumis les gens dits libres.

Ce qui nous frappe aussi, à mieux vous connaître, c'est l'atmosphère de camaraderie joyeuse, d'entraide, la spontanéité avec laquelle chacun prend sur soi pour que tout marche mieux entre nous.

Mais par delà cette vue rapide, un peu superficielle, des premières semaines, il nous fut bientôt donné de constater chez de nombreux camarades l'existence d'une vie intérieure développée leur permettant de tenir dans les coups durs, de surmonter la monotonie de la captivité et d'enrichir leur personnalité. La profondeur de cette vie spirituelle me fut une révélation et le symbole émouvant en restera pour moi le très simple baptême que le Pasteur CHAZOULE eût la joie de présider dans la petite chapelle du Stalag V.A à Ludwigsbourg. Qu'il me soit permis de dédier ces quelques lignes à mon ami André FARA qui lui succède, et d'évoquer aussi le souvenir du « Père la Tisane » qui réconforte tant des malades de l'hôpital.

Maintenant que nous avons appris à vous connaître de la seule façon valable : en partageant votre vie, nous savons que les prisonniers ne représentent pas une valeur dépréciée, et que ces années n'auront pas été entièrement perdues. Et je souhaite qu'un prompt retour vous permette de montrer à tous ceux qui comptent sur vous que leurs espoirs ne seront pas déçus.

Ecrit début 1944 après 5 mois à Rottemmunster/Rotweil et mon transfert au V.A à Ludwigsbourg où nous sommes restés jusqu'au rapatriement de nos derniers malades fin mai 1945.

Dr André VICARIO,
ancien Pharmacien S/Lieutenant.

« On lit rarement un livre aussi passionnant. C'est au présent le récit d'une évasion de deux prisonniers de guerre en 1940 depuis le stalag jusqu'au logis familial. Il fallait la faconde d'un provençal et le sens de la langue d'un instituteur pour écrire un récit aussi vivant, aussi prenant, dont on ne peut se détacher, surtout si l'on a vécu cette époque. Ce livre est aussi une grande leçon d'humilité. Le temps des malheurs reviendra-t-il ? Si oui pour s'en sortir, il faudra de la volonté, une santé de fer, des efforts surhumains et de la chance, beaucoup de chance. Le livre est, paraît-il un hommage aux Lorrains qui ont vaillamment aidé les prisonniers ; il y a aussi les Lorrains lâches ; mais il reste merveilleux que le meilleur brevet de sauvegarde, quand il fallait aborder des inconnus, ait été l'aveu terrible : nous sommes des évadés ! »

Fin de citation.
Que tous ceux et toutes celles qui ont la chance de posséder ce livre le conservent précieusement pour les générations futures. C'est un beau témoignage de la ténacité du soldat français de 39-40, prisonnier de guerre et de sa volonté de se soustraire à l'ennemi. Et aussi un hommage aux populations alsaciennes et lorraines si présentes dans ce récit.

Pierre Durand

Mots croisés n° 489 par Robert VERBA

Tableau de mots croisés avec grille 9x9 et lettres indiquées par des chiffres 1 à 9.

- HORIZONTELEMENT :
I. - Roi de Pique (2 mots).
II. - Conformé au bon sens.
III. - Ville au N.O. de la Syrie, état autonome de 1920 à 1924.
IV. - Sur le calendrier. - Fournisseur de noix.
V. - Suggestion qui s'impose à l'esprit. - Servi souvent comme apéritif.
VI. - Début d'un aveu de faute. - Lieu où l'on peut se mettre à couvert.
VII. - Petite corne sous le pied d'un cheval. - On l'entend quand on se cogne.
VIII. - Sort du tambour. - Des tours, conçus d'une manière aberrante.
IX. - Sur la rose. - Exercer sur quelqu'un une pression importante.
VERTICALEMENT :
1. - Bonne référence pour une confiture (2 mots).
2. - Regrouperas.
3. - Congé d'Office. - Personne fainéante et méprisable.
4. - Poussat un petit cri.
5. - Fleuve italien né dans les Alpes.
6. - Signal bref.
7. - Greffe. - Surprise en plein midi.
8. - Endroits où l'on casse la croûte rapidement (2 mots).
9. - Trois sur quatre. - Revêt de toutes les couleurs.
10. - Vient après.

(solution en page 5)

L'APOTHÉOSE DES MYOPES (suite II)

VILLINGEN

Et c'est ainsi, qu'au terme de l'agréable dernière demi-journée de ce voyage, je suis arrivé à Villingen. Depuis Vienne, j'étais à peu près sûr que c'était en Forêt-Noire que j'allais.

Il y a dans la vie des choses extraordinaires. On se demande parfois si tout n'est pas, comme le disent les Arabes, programmé très à l'avance. Il m'était revenu à l'esprit qu'un autre jour de bel été, où, jeune médecin-lieutenant en garnison à Belfort je me promenais dans les Vosges, parcourant en compagnie d'une jolie fille la route des crêtes, j'avais été pris brusquement d'une sorte de malaise en contemplant dans le lointain la Forêt-Noire, avec l'étrange prémonition que j'y serais un jour prisonnier. Comme je restais longtemps immobile, le regard attiré de l'autre côté du Rhin, comme par un aimant, ma compagne, intriguée, m'avait demandé :

— « Qu'est-ce que tu as ? »

Je le lui avais dit, et nous avions ri tous deux en pensant que c'était stupide.

Mon sentiment en arrivant était d'ailleurs celui de me retrouver un peu chez moi. Le paysage était en effet exactement celui de notre Plateau Jurassien, avec ses grandes prairies, et ses belles forêts de sapins.

Mon aimable accompagnateur prit congé de moi dans l'enceinte de barbelés d'un camp n'ayant en rien l'aspect inquiétant de l'Oflag XVII A.

Là me prit en charge un gardien qui, justement, se disposait à reconduire au Kriegsgefangenen Lazarett, dit-il, le Médecin auxiliaire Nouaille, grand garçon sympathique et hilare, venant de passer la visite au camp. D'après ses réponses à mes nombreuses questions, on était en ce lieu pas trop mal traité. Comme pour le prouver, jusque-là très déconstruit, en prenant soudain un air martial, et le menton haut, devant la sentinelle impassible qui gardait la porte des barbelés entourant l'hôpital, il lâcha un gros pet très sonore, retenu sans doute à cette intention depuis un grand moment. Et ce faisant, le bras levé, à la façon dont il voyait faire un peu partout, il s'écria : « Heil Hitler ! »

Pour un peu moins que cela, au XVII A, il aurait couru le risque d'être fusillé. Et si les situations avaient été inversées, un factionnaire français, dans les mêmes circonstances, aurait très probablement botté les fesses de l'insolent. Celui-là au contraire en resta pantois. On doit avoir raison quand on dit que le soldat allemand manque d'initiative.

Tout de suite on me conduisit à ma demeure individuelle, une agréable chambre avec balcon du « Waldhotel » réquisitionné à notre intention. La porte-fenêtre très ensoleillée s'ouvrait au sud sur un petit parc de résineux prolongeant la forêt voisine.

Au repas qui suivit peu après, en compagnie d'une dizaine de médecins, pharmaciens et dentistes, on m'apprit qu'étant le plus ancien dans le grade de Capitaine, j'allais faire fonction de Médecin-Chef Français vis-à-vis du Médecin-Chef Allemand, le « Stabsarzt Wintermantel » lequel avait une assez bonne réputation.

Dès le lendemain matin je fus présenté. Environ cinquante-cinq ans, grand et large gaillard rougeaud et ventripotent, d'apparence débonnaire, il me souhaita la bienvenue dans cette maison dont il avait à la fois la responsabilité médicale et administrative, en me disant qu'il ferait tout son possible pour que notre séjour n'y soit pas trop désagréable. Comme beaucoup d'Allemands instruits il parlait bien notre langue, perfectionnée me dit-il lors de sa captivité en France en 14-18. Il y avait été bien traité, et m'affirma son intention de nous traiter encore mieux. La suite devait me permettre de vérifier la parfaite sincérité de cette promesse. Parmi mes nouveaux camarades j'étais le mieux placé pour en discerner tout l'intérêt, ayant connu au XVII A un état d'esprit tellement éloigné de cette aménité.

L'ambiance à la salle à manger, où midi et soir nous prenions en commun nos repas, était agréable. Rapidement je compris que chacun pouvait avoir confiance en tous les autres, et que, sans risque de mouchardage, on pouvait y parler librement. Pour ce qui était du travail, chacun avait le sien, bien déterminé, et s'en acquittait correctement sans qu'il y ait à le surveiller. Jamais je n'eus à intervenir pour quoi que ce soit dans un service autre que le mien en chirurgie.

Trois médecins d'active partageaient avec moi les principales responsabilités. MERLE, Capitaine, petit, vif, parfois un peu frondeur, avait à l'hôpital l'entière responsabilité du service de médecine. SALVAGNIAC et DAMASIO, Médecins-Lieutenants, assuraient avec sérieux et compétence le service médical du camp. Tous trois allaient, par la suite, faire dans l'armée une carrière brillante.

Pour le service au camp, il y avait aussi deux médecins auxiliaires, NOUAILLE, déjà connu, et FEL-LONEAU. Ce dernier impressionnait les Allemands par son dilettantisme et par son flegme. Grand, brun, et barbu, ils l'appelaient Jésus-Christ. Il se livrait peu, mais je suspectais en lui un fond de Radical Socialisme, donc d'antimilitarisme viscéral. Il avait d'ailleurs, disait-il, vocation de devenir Médecin-Fonctionnaire, et affichait ouvertement la flemme afférente. Mais on sentait en lui sous ces dehors une forte personnalité et toujours sa conduite fut correcte.

A la chirurgie j'étais secondé par le Médecin-Auxiliaire PALMER, jeune Havrais intelligent et d'agréable compagnie. Sur lui je pouvais me décharger, si nécessaire, d'une bonne partie de mon travail.

Il y avait aussi FORKA. D'origine hongroise, petit, gai, amusant, rusé, il avait la charge du Service Dentaire. Se débrouillant bien avec la langue allemande il était notre interprète le plus habituel. Ayant de ce fait la possibilité de s'entrettenir souvent avec les Allemands, d'autant plus qu'il avait le contact humain facile, j'appris par lui que la façon de penser de nos vainqueurs n'était pas aussi homogène qu'ils voulaient nous le laisser paraître.

Ainsi, un jour où pour certaines nécessités matérielles de son service le Stabsarzt l'avait envoyé en

mission à Fribourg auprès du dentiste allemand, celui-ci, après avoir été mis en confiance, finit par lui exprimer sa rancœur. Il n'osait pas, au sein même de sa famille, dire ce qu'il pensait au point de vue politique, du nazisme en particulier. Ses enfants, embrigadés dans des organisations de jeunes, l'auraient sans doute, disait-il, dénoncé sans la moindre hésitation.

Nul au lycée dans la langue de Goethe, je fus surpris de voir combien en pratique, on arrive vite à comprendre et à dire tout l'essentiel. Aufstehen, los, arbeit, schnell, kommt, essen, raus, morgen früh, trinken, erschossen, etc. Je ne passe que quelques mots, car, avec une vingtaine, le gefangenen en savait bien assez pour se débrouiller dans la plupart des circonstances de sa vie courante. Pour le reste, il y a toujours un Allemand qui parle suffisamment le français.

Par la suite, il y eut d'autres arrivées. Des Français, des Belges et même un Médecin-Capitaine Anglais vinrent grossir notre groupe.

Côté allemand, le Stabsarzt Wintermantel était secondé par deux médecins. PETERS, jeune lieutenant, fin, très élégant dans ses uniformes, un tautinet désinvolte. On le disait marié à une Américaine et pas du tout fanatique du régime hitlérien. Et WEISACKER, Médecin-Auxiliaire replet, nous l'appelions entre nous Bouboule, plus conformiste, mais moins distant, s'efforçant à nous manifester une bienveillance confraternelle et à perfectionner en nous parlant ses connaissances dans notre langue.

C'est ainsi que, dans les jours suivant mon arrivée, il vint un après-midi me faire sortir des barbelés pour une promenade dans les environs de l'hôtel. Son revolver, dont il semblait fier, ostensiblement accroché à son ceinturon, heureux, comme tout jeune allemand, de parler notre langue, il s'efforça, semble-t-il, par un bon sentiment, de me donner l'espoir que nous allions être prochainement libérés. La France, selon lui, était sur le point de s'entendre avec l'Allemagne et, de toute façon, la résistance de l'Angleterre ne pouvait plus tarder à s'effondrer. J'eus un malin plaisir à lui faire comprendre les raisons que j'avais de ne pas partager son optimisme.

Pour commencer je lui fis remarquer que l'entente d'une démocratie avec un régime autoritaire n'est pas facile à réaliser. Et puis, lui dis-je, les Anglais on voit bien que vous, Allemands, ne les connaissez pas encore. Au Moyen Age, nous ayant envahis, il nous a fallu pas moins de deux Guerres de Cent Ans, et l'intervention quasi surmaternelle de Jeanne d'Arc, pour nous en débarrasser. Solides au moral comme au physique, ils ne se découragent en aucune circonstance. Bien tranquilles dans leur île, mais rois des mers, et disposant des ressources inépuisables d'un immense empire colonial, habiles à se trouver des alliés, ils ont déjà le soutien des Etats-Unis. Or cette guerre moderne est une guerre de matériel. Certes l'industrie allemande est puissante, mais la réputation de celle des Etats-Unis est de l'être beaucoup plus. Enfin, en pratique, l'Histoire nous a appris que si, généralement les Anglais perdent les premières batailles, ils gagnent toujours la dernière. En admettant que vous parveniez à débarquer sur leur

de l'hôtel, disons à toutes fins utiles. D'un point de vue moins pragmatique cela m'intéressa de savoir de plus que cet hôtel était avant guerre un lieu hanté par les adeptes de la Cure Kneipp, dont l'essentiel était une nourriture frugale et de longues promenades pieds nus dans la vaste et belle forêt voisine. Par la suite il devait m'arriver de rencontrer encore parfois des personnes âgées circulant ainsi et se trempant de plus les pieds dans les ruisseaux très nombreux dans ces bois.

L'hôtel était une construction déjà ancienne mais, avec ses nombreux balcons sur le côté ensoleillé, c'était pour les prisonniers une résidence inespérée. Dans les grandes pièces du rez-de-chaussée étaient établis nos locaux professionnels, les chambres que nous habitions se situaient aux étages.

Le service n'était pas absorbant. Il commençait le matin à 8 heures, avec la présentation au Stabsarzt des malades guéris qui allaient sortir dans la matinée, pour regagner le camp ou les kommandos de la région qui en dépendaient. Nous étions assez nombreux pour qu'à 11 heures du matin tout notre travail de la journée soit déjà terminé.

Ensuite, du bloc opératoire, je passais souvent de long moments à regarder gambader les écureuils dans les arbres voisins. Ils jouaient entre eux gentiment à cache-cache, puis à se poursuivre, sautant de branche en branche, grimpant le long du tronc, ou courant sur la pelouse. Ils ne s'inquiétaient guère de la présence des hommes, si peu même qu'il m'arriva plus d'une fois d'en trouver à l'intérieur de nos locaux professionnels. Dans ce pays on les aimait, autrement que dans une casserole, où d'ailleurs ils ne sont pas bons. Là apparaissait déjà une différence entre deux pays pourtant très voisins.

Parfois je parlais longuement avec les Allemands travaillant dans le service. Certains avaient fait la guerre 14-18, et m'en révélaient des aspects nouveaux pour moi. L'un d'eux, par exemple, me raconta que, dans la guerre de position, les unités françaises et allemandes finissaient parfois par se connaître et trouver un modus vivendi, cherchant, surtout du côté allemand, à établir entre elles des relations pacifiques. Une abondante touffe de fleurs était à peu près à égale distance des deux lignes de tranchées. Tantôt les uns, tantôt les autres allaient en cueillir. Jusqu'au jour où les Français ont tué un Allemand. Sans doute sur l'ordre d'un gradé, qui avait réalisé le danger de cette tendance naturelle des soldats à s'entendre entre eux. J'ai compris alors pourquoi, afin d'y parer, les « intelligences avec l'ennemi » étaient réprimées par le commandement de façon aussi sévère.

Au moins deux matins par semaine, j'abandonnais le bloc opératoire aux Polonais, et en profitais pour prolonger ma visite dans les salles d'hospitalisation et bavarder avec les malades encore plus attachants qu'ils ne le sont déjà dans des conditions normales.

Le Corps de Santé polonais, à peine moins nombreux que le nôtre, nous avait précédé de plusieurs mois dans ces lieux. Ils vivaient très groupés, très unis, dans des locaux voisins mais bien distincts des nôtres, avec un mess à eux. A leur tête était un commandant, le Major REGLINSKI, lui aussi chirurgien. Je me suis toujours demandé quel genre d'anesthésie il pouvait utiliser, car nous étions informés de la durée exacte de ses séances opératoires, sans arrêt tout l'hôpital résonnait des hurlements de ses patients, aussi longtemps qu'il opérât. Sa grosse voix, autoritaire, et un peu irritante, ne parvenait que rarement à en couvrir les accents très aigus.

J'admirais par contre d'autres voix polonaises, celle qui se faisaient entendre le dimanche, à la messe, dans notre chapelle improvisée au rez-de-chaussée de l'hôpital. Rapidement nous avions compris qu'il valait mieux nous taire et les écouter plutôt que de tenter de rivaliser avec elles. Une ferveur intense émanait de ces magnifiques voix slaves, qui tout naturellement se fondaient en des chœurs qui m'émouvaient profondément. On y sentait s'exhaler la plainte de la Pologne, éternelle victime et aussi la foi qu'avaient conservée en elle et en Dieu tous ces hommes malgré leur profonde misère. Pauvres officiers polonais ! Je crois savoir que bien peu d'entre eux ont échappé aux odieux massacres des Russes.

S'ils ne savent guère chanter en chœur, les Français, par contre, sont doués pour le théâtre. Sous la direction de CHANU, un sympathique sous-officier de réserve, une excellente troupe s'était vite organisée au camp. Souvent elle montait à l'hôpital jouer pour les malades. Parmi les non professionnels s'y sont révélés de véritables artistes.

En raison de notre activité réduite, ces rares distractions laissaient persister dans notre vie un très grand vide. Cela est déjà mauvais pour les hommes dans la vie courante. Ce l'est encore plus quand ils sont prisonniers. Un jour j'en fis la remarque au Stabsarzt, avec la conclusion que le service ne pâtirait nullement d'un effectif médical réduit de moitié. Ce qui permettrait de libérer une partie d'entre nous. La Convention de Genève ne prévoyant d'ailleurs pas que les membres du Service de Santé puissent être gardés prisonniers.

Il avait déjà posé le problème à ses chefs, et il lui avait été, me dit-il, répondu catégoriquement : « Unmöglich ». Mais il me promit d'intervenir à nouveau à ce sujet auprès d'un général de ses amis, ayant dans la région d'importantes responsabilités.

Quelques jours plus tard, il fut en mesure de me faire la proposition suivante :

— « Si, au nom de vos camarades, vous me donnez votre parole d'officier qu'aucun d'entre vous n'en profitera pour s'évader, je vous autoriserai, du moins tous ceux dont le travail sera terminé, et qui n'auront pas à assurer un tour de garde pour les urgences, à aller vous promener dans les environs tout l'après-midi, jusqu'au repas du soir. Et même avec la possibilité, en payant avec votre « Lagergeld » (argent de camp), d'aller consommer dans certains restaurants hors de la ville ».

C'était sensationnel, autant qu'inspéré. Au repas suivant j'en fis part à mes camarades, leur disant que s'ils s'engageaient vis-à-vis de moi-même en leur nom,

ATTENTION !

Le prochain rendez-vous-DÉJEUNER est fixé au

DIMANCHE 17 OCTOBRE

au « ROYAL TRINITÉ »

Place de la Trinité, Paris, à 12 heures.

Venez, amis Parisiens

et Banlieusards ! Venez !

Si possible, PREVEENEZ...

sol, vous n'avez pas idée de ce qui vous y attendrait. C'est tout un peuple qu'il vous faudrait anéantir, même les vieilles grands-mères grabataires surgiraient de leur lit pour vous tirer dessus.

Pour terminer je lui fis entrevoir le danger russe.

— « Mais ils sont maintenant nos alliés ! »

— « Trompeuse apparence, vous vous jouez mutuellement la comédie. Vous ne tarderez pas à entrer en guerre contre eux, c'est là votre finalité de la guerre actuelle, laquelle ne fait que commencer. Et quant à eux, l'Histoire, là encore, nous apprend que la conquête de leur pays s'avère irréalisable. Elle le fut même pour Napoléon.

Or ce qui vous intéresse, vous, Allemands, et là est le véritable but de votre guerre, ce n'est ni la France, ni la Pologne, mais les riches plaines de blé de l'Ukraine et le pétrole du Caucase. De plus, l'idéologie des Russes est trop opposée à la vôtre pour être compatible. Votre seul point de similitude durable, c'est votre commune aversion pour les Juifs ».

Tout ceci était tout simplement logique. J'eus cependant ce jour-là l'impression d'avoir ouvert au jeune Dr Weisacker de sombres horizons qu'il n'avait jusqu'alors jamais entrevus. Perplexe il me ramena dans les barbelés et ne me proposa jamais plus de m'en faire à nouveau sortir. Sans pouvoir admettre qu'il me fasse être vrai, sans doute m'avait-il trouvé bien mauvais esprit.

Par lui, moi aussi, j'avais appris des choses intéressantes. Tout d'abord il m'avait ainsi été donné de pouvoir inspecter minutieusement les abords immédiats

cela transformerait notre vie de captifs. Tous le firent sans difficulté.

Dans ces conditions, je fis état du droit dont je considérerais pouvoir user, de signaler immédiatement aux deux gardiens prévus pour nous accompagner, ceux qui chercheraient à s'enfuir.

Je me souviens d'avoir ajouté : « On ne profite pas d'une faveur pour se libérer. Quant aux évasions, je serai sans doute le premier à vous en donner l'exemple. Mais en prenant le risque de m'échapper du lieu où nous sommes enfermés ».

Aussi longtemps que je suis resté à Villingen, j'eus la satisfaction que personne ne tenta de rompre le pacte. Mais il me fut par la suite relaté qu'après mon départ il n'en fut plus de même, et qu'ainsi les promenades furent supprimées.

A cette époque d'ailleurs peu parmi nous envisageaient l'évasion. Souvent à la popote nous en avions parlé, mais cette idée suscitait peu d'intérêt. L'opinion générale était que notre captivité serait très courte, et que, dans un geste magnanime, le Führer nous lâcherait tous avant Noël.

C'est surprenant, je crois l'avoir déjà dit, comme la plupart des prisonniers, quel que soit leur niveau intellectuel, peuvent se laisser aller à confondre leurs désirs avec les réalités. Je m'élevais contre cette éventualité d'une libération tant que durerait la guerre. Il fallait non pas rêver, mais se mettre à la place des Allemands : besoin de main-d'œuvre, ne pas laisser notre armée se reconstituer dans leur dos, moyen de pression sur notre gouvernement.

Et de cela, je déclarais, dans l'incrédulité générale qui me valut d'être taxé de pessimisme, tirer une déduction personnelle : ça pouvait durer des années. Donc, à la première occasion, je prendrais la direction de la Suisse, puisque nous avions l'avantage de ne pas en être éloignés.

Toutefois je n'étais pas impatient de le faire. J'avais trouvé en effet en ce lieu les meilleures conditions de travail sans excès qui m'aient été jusque là offertes. D'autant plus que, du point de vue chirurgical, j'étais déchargé des plus lourdes responsabilités, que mes possibilités professionnelles d'alors, tant théoriques que pratiques, encore très limitées, ne me permettaient pas en conscience de prendre. Les cas difficiles étaient en effet adressés à l'hôpital militaire voisin de Donaueschingen, magnifique établissement récemment construit pour l'éventualité d'une attaque passant par la Suisse — dont le chirurgien-chef était un professeur à la Faculté de Fribourg. Cet éminent praticien traitait nos hommes avec une compétence remarquable et une très grande bienveillance. Plus d'un opéré sortant de son service m'a même affirmé qu'il semblait plus indulgent avec nos camarades qu'avec ses compatriotes.

La fin de cet été 1940 dans la Forêt-Noire fut très belle. Sous le soleil se dégageait l'agréable odeur des résineux qui nous entouraient. Et, il faut le dire, ce pays, tellement semblable à mon Jura me plaisait beaucoup.

Vite il y eut les promenades, dont le terme habituel était « La Forelle », où dès nos premières sorties nous conduisirent nos gardiens. Trois kilomètres sur de jolis sentiers de forêt. Puis une vaste clairière verdoyante où bruisse l'eau claire d'un ruisseau. A côté du ruisseau une charmante petite auberge tout à fait dans le style du pays. Pour nous recevoir en ce lieu déjà en lui-même si accueillant, Dora, une adorable fille, dans le joli costume de son pays et la beauté pleine de fraîcheur de ses dix huit ans.

Sauf le dimanche, très peu de monde, souvent nous l'avions pour nous seuls. Elle semblait ignorer l'opposition entre les peuples, la guerre, la méchanceté. Vive et gaie elle souriait gentiment en servant les consommations. Ensuite elle allait mettre en marche le piano mécanique et dansait avec nous sur ces vieux airs allemands où s'exprime avec simplicité la joie de vivre. Naturellement nous en étions tous amoureux. J'étais le seul à ne pas le laisser paraître, il ne convient pas que celui qui assume le rôle de chef laisse voir ses faiblesses.

A « La Forelle » nous n'étions plus en captivité. Il nous est arrivé d'y faire de bons repas, avec de la truite bien sûr, vu l'enseigne, mais aussi avec du chevreuil, bien arrosés de vins du Rhin. Le plus souvent, limités par nos allocations en marks, on se contentait de bonnes portions de tarte et de chopes de bière.

Parfois nous sommes allés dans d'autres auberges de campagne, partout on nous recevait pour le moins très correctement. Cependant nulle part on ne se sentait autant chez nous qu'à « La Forelle ».

En hiver cependant, quand il faisait très froid, nous allions aussi volontiers bien plus loin prendre des « Glühwein » (vins chauds) dans une autre auberge, où trônait au centre de la salle un de ces énormes poêles de faïence formant banc circulaire. Il faisait bon s'y chauffer le dos. Jamais, chez les gens de ce pays, on ne sentit d'hostilité. Il nous arrivait même, au cours de ces promenades, de rencontrer de vieux paysans en costume traditionnel local, qui nous saluaient en se découvrant, ce qui, étant donné les circonstances, n'était pas sans nous surprendre.

Relatant le fait au Stabsarzt il fut tout aussi surpris lui-même que cela puisse nous étonner.

— « Pourquoi penser qu'on pourrait avoir de l'initié contre vous ? Réfléchissez, les arrière-grands-pères de ces hommes ont fait, avec les gens de chez vous de la génération correspondante, la Campagne de Russie, dans la Grande Armée de Napoléon ».

Une fin d'après-midi, au hasard d'une longue promenade sur un trajet inhabituel, il y eut soudain, dans une de ces intenses clartés roses que produit souvent le froid, un court instant d'une luminosité exceptionnelle. Dans le lointain je devinaï presque autant que je les vis de hautes montagnes couvertes de neige. J'interrogeai le gardien qui marchait à mes côtés :

— « Schweitzerland ? »

— « Ja », répondit-il, après un moment d'hésitation, souriant d'un air entendu, devant l'intérêt particulier que je pouvais attacher à cette donnée géographique.

Ce simple mot m'emplit d'une joie inversement proportionnelle à sa brièveté. Car nul jusque-là, au

camp, n'avait été capable de m'indiquer, à cinquante kilomètres près, à quelle distance nous étions de la frontière.

A la réflexion, je me demande parfois, pourquoi ce voisinage de la Suisse pesait sur moi comme une obsession. Jamais, on le sait, je n'avais dans mon service bénéficié d'autant de facilités. Je ne connaissais plus la faim comme au début à Nancy. Alors que j'allais ensuite, des années durant, en souffrir après mon retour en France. A défaut de la qualité, qui ne se trouvait naturellement pas dans nos fréquents plats de rutabagas, il y avait du moins la quantité.

Enfin, ici, la guerre, avec tous ses risques, semblait finie pour nous. Nos camarades captifs dans les régions industrielles étaient exposés aux bombardements. Or Villingen paraissait pour les Anglais une cible de peu d'intérêt. De plus le Wald Hotel était loin du centre de cette petite ville. N'eût-il pas été raisonnable dans ces conditions d'attendre ici, sagement, que les hostilités soient terminées ?

Il faut convenir que la sagesse n'est pas un facteur très déterminant : la liberté est une force autrement dynamisante. Et pourtant même de ce point de vue, jamais un militaire de carrière ne se sent aussi libre de ses actes qu'en captivité. Il y échappe à l'étroit carcan de la discipline librement consentie, si pesant en certaines circonstances. Il sait qu'il a moralement le droit d'essayer de s'en aller s'il lui en prend la fantaisie. De désertion en temps normal, cela devient un acte patriotique.

Malgré toutes ces bonnes raisons, un officier de métier prisonnier conserve le sentiment que, quelle que soit l'évolution du conflit, sa plus grande utilité ne peut se concevoir qu'ailleurs. Un événement allait me renforcer dans cette opinion. Un jour, on découvrit dans un couloir une affiche nous apprenant le massacre de notre flotte à Mers-el-Kébir. Ce fait provoqua en nous je crois, du moins je veux le croire en ce qui concerne mes camarades, une vive indignation. Mais l'exploitation par l'ennemi de cet attentat de nos Alliés avait quelque chose d'irritant. Notre réaction émergeait à ces deux sentiments. La discussion entre nous fut vive.

SALVAGNIAC voulait aussitôt arracher l'affiche ; je crois me souvenir que cela se fit ultérieurement. Personnellement je penchais plutôt pour son maintien. Cette agression accomplie froidement amputait de façon importante les atouts restant à notre gouvernement, et diminuait pour les Allemands les raisons de nous ménager. Et puis c'était une marque de défiance un peu insultante vis-à-vis des chefs de notre marine, qui avaient donné leur parole de ne jamais laisser tomber leurs bateaux entre les mains de qui que ce soit. Dans ces conditions n'était-il pas normal que, nous aussi, nous raisonnions froidement. Il fallait que ce fait soit porté à la connaissance de tous les prisonniers.

La déduction pratique que j'ai tiré de ce drame, c'est que notre pays pouvait avoir besoin de nous et que l'on devait donc tenter d'y rentrer. Le changement d'air devenait autre chose que la satisfaction d'une fantaisie. Deux possibilités : raison de santé et évasion. Un moment j'ai songé au premier, la fin veut les moyens. Les trains de prisonniers rapatriés transitant par la Suisse traversaient notre région. Le nombre en était limité, mais nous faisant bénéficier de ses relations, le Stabsarzt, à ma demande, arrivait généralement à nous obtenir une demi-douzaine de places supplémentaires. Ce qui nous permettait parfois, en plus des véritables malades, de faire partir, avec de fausses raisons de santé dont le bon Dr Wintermantel n'était pas entièrement dupe, ceux qui arguaient de raisons familiales particulières. Rapidement j'ai abandonné ce premier moyen, essayé d'ailleurs sans conviction et sans insistance. J'étais trop bien placé. Autant il me semblait normal d'en faire profiter d'autres, autant l'idée m'en déplaisait. Et surtout le deuxième moyen exerçait sur moi, depuis le début de la captivité, un attrait manifeste.

Ce n'était pas le cas pour tout le monde. Un jour je reçus la visite discrète de notre aumônier. La captivité, m'affirma-t-il, lui était insupportable. Le pauvre homme ! Non sans quelque malice je lui suggérai l'évasion. Il en rejeta l'idée de façon catégorique, presque avec répulsion et insista pour avoir une place dans le prochain train de rapatriés. J'ai dû lui promettre non pas de plaider chaleureusement sa cause, mais seulement de présenter sa demande. Non sans lui avoir fait remarquer que nulle part ailleurs, sans doute, il ne trouverait une aussi belle occasion d'exercer son sacerdoce qu'ici, au milieu de tous ses camarades foncièrement malheureux. Il obtint si facilement satisfaction que je compris que, directement ou indirectement, il avait fait déjà le siège du Stabsarzt de façon pressante.

Il partit donc, mais non sans auparavant, dans un ultime sermon, nous avoir exhortés à la résignation, vertu éminemment chrétienne. Dans la ferme opinion de ne pas en avoir personnellement une dose suffisante, et dans la très lucide conscience d'être inapte à en acquiescer davantage, je pris cependant le temps de mûrir mon projet de façon rationnelle.

Des nouvelles, peut-être fausses, avaient grevé ce projet d'une inquiétude. Je m'arrêtai peu au bruit, sans doute répandu par nos gardiens, que les évadés repris seraient fusillés. Par contre, et cela n'était pas impossible, circulait aussi le bruit que les Suisses refoulaient en Allemagne ceux qui parvenaient à franchir leur frontière. Nous en étions là de nos appréhensions quand une commission suisse de Croix-Rouge vint visiter notre hôpital. Je pris à part son président pour m'informer. Il pensa pouvoir me rassurer et m'affirma de plus sa volonté d'attirer sur ce sujet l'attention des autorités de son pays.

Officiellement, devant la commission, je vins à déclarer que, pour des prisonniers, nous étions ici correctement traités. Cela me donna plus de poids pour ensuite protester contre les excès du camp disciplinaire de Heuberg. Les Allemands répondirent à ce sujet que leur discipline militaire était plus sévère que la nôtre, et que le régime à Heuberg était aussi dur pour leurs soldats que pour les nôtres.

N'ayant, sans doute à cause de mes yeux clairs, jamais vu bien distinctement la nuit, puisque c'est en principe pour un évadé le meilleur moment pour se déplacer, il me fallait un compagnon. Pressenti, Salvagniac fut vite d'accord.

Il fallait aussi une bonne connaissance de la région nous séparant de la Suisse. Des garçons intelligents travaillant dans les bureaux du camp subtilement pendant quelques jours une carte détaillée dont on fit des relevés. C'est ainsi que je découvris la précieuse existence de la Poche de Schaffhouse, qui devait éviter au très mauvais nageur que j'ai toujours été la dangereuse traversée du Rhin.

Il était utile de plus d'avoir des renseignements sur la façon dont était gardée la frontière. Pour cela j'obtins facilement des médecins faisant le service du camp que, pour un motif médical dont nous n'étions pas à court, tous les évadés repris soient systématiquement évacués sur mon service, où je les questionnais. Peu à peu les renseignements ainsi collectés permirent de préciser, dans la région de Fützen sur laquelle j'avais jeté mon dévolu, l'emplacement des chemins de ronde, et des postes de gardes frontières, avec ou sans chiens policiers.

Afin de profiter à tous, nos cartes bien au point étaient ensuite diffusées dans le camp, où elles faisaient bouler de neige, en un tel nombre d'exemplaires que, fatalement, quelques-uns tombèrent entre les mains des Allemands. Ce qui nous amena à en fabriquer à leur intention, qu'ils n'avaient guère de mal à découvrir. Le nom des premiers villages sur la route de la Suisse était exact, puis les suivants devenaient des germanismes de plus en plus ridicules engendrés par notre imagination. Aussi, pour nos gardiens, souvent le triomphe de la découverte ne tarda pas à se transformer en intense fureur.

Il fallait aussi, pour les marches de nuit surtout, disposer d'une boussole. Inutile de dire que les fouilles successives des Allemands après notre capture ne nous avaient laissé aucune de celles que nous avions en campagne. Il fallut donc en fabriquer, en partant de zéro.

Les petites boîtes rondes à savon dentifrice, très répandues à l'époque, fournirent les carcasses. Pour les cadrans aucune difficulté, il suffisait d'un peu de carton. Restait le plus délicat : le pivot et l'aiguille. On apprit à faire de bons pivots avec des aiguilles médicales à injections, et de bones aiguilles avec des lames de rasoir découpées en losanges allongés. Encore fallait-il les aimanter, ces aiguilles. Il se trouva que des spécialistes le firent en utilisant les postes de téléphone. Pour cela, en raison des incessantes allées et venues des gardiens, il fallait choisir le bon moment, établir un réseau de surveillance et de retardement, et faire vite. C'est la raison pour laquelle, le temps manquant parfois, seule l'apparence extérieure de l'appareil pouvait être reconstituée, nous entendions par la suite les exclamations des Allemands vitupérant contre ce vieux matériel de mauvaise qualité, qui ne cessait de se détacher. Rendre lumineux le bout sud de l'aiguille était facile, en prélevant la quantité de substance nécessaire sur les chiffres de nos cadrans de montres.

Et puis enfin, la précieuse collection : carte, boussole et vêtements constituée, il fallait, jusqu'au Grand Jour, la soustraire aux fréquentes investigations des gardiens. C'était d'autant plus difficile que, en bons soldats allemands, ils faisaient très sérieusement et très méthodiquement leur métier, particulièrement ce travail de recherche.

Pour ma part je fis appel à l'un des moyens de notre routine professionnelle, la percussion, à laquelle tous les médecins sont bien entraînés par les examens de thorax. En frappant, avec le bout de la première phalange de l'index replié, sur les murs de ma chambre, je finis par découvrir une haute bande sonore montant jusqu'au plafond. Il s'agissait d'une vieille cheminée désaffectée depuis l'installation du chauffage central. La plinthe au-dessus du plancher décollée, quelques briques derrière enlevées, j'avais la plus sûre et la plus commode des cachettes, facile à ouvrir et à refermer rapidement. Elle ne fut jamais découverte.

Il était utile aussi de pouvoir circuler librement dans la maison sans être gêné par les portes. Le hasard me servit. Un jour, entrant dans ma chambre que j'avais en la quittant fermée à clef, j'y découvris Monsieur Wolfarth, le propriétaire de l'hôtel.

— « Comment êtes-vous entré ? »

Il me montra son passe-partout. L'ayant photographié d'un coup d'œil j'eus tôt fait de le reproduire, grâce à une autre clef, et à une petite lime volée à mon profit dans un des ateliers du camp.

A suivre.

COMMUNIQUÉ

ALPES-MARITIMES

JEUDI 14 OCTOBRE 1993, à partir de 11 heures, Retrouvailles au Restaurant « Les Palmiers » - Vallon des Fleurs - à Nice. (Autobus A2)

FLANDRE - ARTOIS

(NORD, PAS-de-CALAIS, SOMME, AISNE) Tous les anciens P.G., quel que soit leur ancien Oflag ou Stalag, de ces 4 départements en particulier, sont invités à la Journée Amicaliste de l'U.N.A.C., le

6 NOVEMBRE 1993, à LILLE

avec la présence de M. Florent DELAERE, bien connu des P.G.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 489

HORIZONTALEMENT :

1. - Grippe-sou. — II. - Rationnel. — III. - Alep. - Tant. — IV. - N.L. - Arec. — V. - Dicté. - Kir. — VI. - Méa. - Abri. — VII. - Ergot. - Aie ! — VIII. - Ran. - otrsu. — IX. - E.S.E. - Peser.

VERTICALEMENT :

1. - Grand'Mère. — 2. - Rallieras. — 3. - Ite. - Cagne. — 4. - Pipat. — 5. - Po. - Ré. - Top. — 6. - Ente. - Té. — 7. - Snack-Bars. — 8. - O.E.N. - Irise. — 9. - Ulérieur.

La Gazette de Heide

J'ai passé quelques jours chez notre ancien homme de confiance de Compagnie et vos oreilles, chers amis de Heide, ont dû vous tinter car nous avons beaucoup parlé de vous. Gaston PROST m'a montré un papier jauni relatant une séance sportive organisée par lui avec le concours de nos camarades sportifs de tous les kommandos de la Compagnie. En voici le texte :

« Dimanche 1^{er} novembre 1942, Fête Sportive. Organisée par les P.G. français et belges des secteurs I, II, III de la 3^e Cie/682 Stalag X A.

Pour clôturer l'année, une grande fête sportive est organisée, dans les 3 secteurs de la Cie, à laquelle tous les prisonniers français et belges doivent prendre part; le produit de la recette de cette fête sera envoyé aux familles nécessiteuses de prisonniers français et belges. Un droit d'entrée de 50 Pfgs sera perçu. La participation à de nombreux jeux et tombola permettra d'augmenter encore la recette.

Programme : Orchestre : marche (secteur II et III). Match de football. Relais 4 fois 100 mètres. Entracte 15 minutes. Orchestre. Course de 100 mètres. Epreuve de la corde. Lancement du poids. Saut en longueur et saut en hauteur. Orchestre.

Le mot de l'homme de confiance. A mes camarades, « Je compte sur l'attitude disciplinée de tous Français et Belges à fin d'éviter toute intervention de la part des gardiens; je leur rappelle que tout ordre émanant des commissaires, reconnaissables à leur brassard blanc, devra être exécuté. »

« A tous, je vous remercie de l'intérêt que vous avez bien voulu porter à l'organisation de cette fête et du dévouement dont vous avez fait preuve à cette occasion ».

L'H.C. de Compagnie,
Gaston Prost.

Ce texte pourrait paraître banal, mais il se trouve que j'ai joué un rôle actif dans cette manifestation en tant que coureur de vitesse, ayant participé dans les années 1932 aux championnats scolaires du Maroc de 60 mètres en tant que junior, et avoir été deux fois en demi-finale avec 7 sec. 6/10^e et avoir par la suite couru le 100 m en 12 sec. Je m'étais donc fait inscrire pour cette manifestation.

La piste du stade de Hemmigsteed étant fort étroite, elle ne permettait pas à plus de deux coureurs à la fois de l'emprunter; c'est donc quatre courses que je dus effectuer, me qualifiant à chaque fois et cela en peu d'intervalle, sans avoir le temps de souffler. Le résultat fut que, pour la finale, je ne pus faire que quelques foulées avant de m'écrouler groggy sur la cendrée, le cœur ayant lâché... L'on m'étendit, blême, sur l'herbe de bordure et Hubert Mombron, un sous-officier belge qui avait fait un stage avant la guerre dans une pharmacie de Malmédy, me donna à croquer quelques morceaux de sucre qu'il avait sur lui et me fit conduire en brancard dans une remorque agricole garnie de paille; la même qui avait servi à notre transport et me fit allonger. Petit à petit le souffle me revint ainsi que les couleurs, et la chamade de mon cœur s'apaisa. Une bonne demi-heure après, je pris part au relais quatre fois cent mètres et fis gagner notre équipe.

J'ai une photo prise à l'arrivée d'une de mes courses, où j'ai l'allure d'un Carl Lewis (en plus petit avec des bretelles).

L'Allemand qui donnait le départ, le faisait avec un revolver à balles réelles tirées en l'air. A la guerre comme à la guerre! Heureusement que PROST n'avait pas prévu de tir sur cible mouvante!

Ceci se passa sans entraînement, après une semaine de dur labeur, mal nourri, les poumons encrassés par le bon tabac noir des cols de France. Mais nous avions 20 ans, ou presque. Allez demander cela aux septuagénaires ou octogénaires que nous sommes devenus!

Nous n'avons pas parlé que de cela avec Gaston; d'autres évocations furent faites, nous avons pensé aux camarades disparus dont le souvenir reste toujours vivace en nous... Nous nous sommes promenés avec sa charmante épouse sur les berges cimentées du Léman où, jadis, (voir Le Lien de février 88) il poussait le landau de sa petite fille. Les monts du Jura étaient toujours couronnés de nuages et le lac berçait les embarcations multicolores arrimées à quai. Au large, quelques bateaux de pêcheurs, en quête de ferrats ou d'ombles chevalier, dansaient sur une courte houle... Quel excellent souvenir je conserverai de cette reposante promenade...

Puis le lendemain, je me lançais à l'assaut de ces cols jurassiens qui serpentent parmi les fougères et les gentianes, frôlant par inadvertance une balise lumineuse suisse qui se trouvait trop près du bord de la route, brisant ainsi la glace de mon rétroviseur droit.

Nous évoquâmes également le repas que j'eus l'insigne honneur d'offrir à Gaston venu nous rendre visite au kdo Büsum. La popote dont j'étais le cuisinier avait été choisie. Pour mériter cet honneur, nous avions mis les petits plats dans les grands. Le menu fut soigné, du singe avec des pommes de terre arrosées d'un grand cru : du Château La Pompe 1943. La table avait été dressée, avec des gabelles et un torchon propre en guise de serviette pour notre hôte... Nous avions soigné notre tenue et c'est tout juste si nous n'arrondissions pas le petit doigt sur l'anse de nos quarts tellement nous étions guindés. Une fois le plat préparé, le préposé au service me demanda, car il n'y avait pas de place sur la table : « Où le met-on ? » Inconsciemment, je répondis en désignant une planche posée en travers de la fenêtre : pose-le sur la « desserte »! PROST qui n'était pas habitué à tant d'égards en était impressionné. N'eussent été nos uniformes défraîchis, notre vaisselle en fer et la pauvreté du menu, l'on se serait cru chez Maxim's!

Et voilà comment se déroulèrent ces deux bonnes journées passées ensemble. J'adresse un salut particulier à Roger MARQUETTE et à Pierre SIX dont nous avons beaucoup parlé, sans oublier R. COMMUN dont la santé laisse à désirer.

Je vous quitte chers (es) amis (es) en vous assurant de ma profonde amitié.

Je remercie les amis (es) qui m'ont envoyé, cette année, des cartes postales ou des missives.

Jean AYMONIN - 27641 X.B.

KOMMANDO 605

Le quotidien régional m'a apporté la triste nouvelle du décès de Léon SERRETTE. Nous nous rappelons tous de cet ami calme et discret qui faisait l'unanimité du Kommando 605.

Après son retour dans son village jurassien de Mignovillars dont il devait devenir adjoint puis maire, Léon avait fondé une belle et nombreuse famille. Madame SERRETTE à qui j'ai exprimé notre peine, m'a parlé de la maladie qui devait emporter son mari après une interminable et douloureuse agonie. Il avait 76 ans.

Les Anciens du 605 renouvelent à tous les siens leurs fraternelles condoléances.

L. CORTOT.

DÉPART

Un de nos fidèles adhérents vient de disparaître en la personne de Maurice JANOT, décédé à Pont-à-Mousson, le 30 août, à l'âge de 80 ans.

Prisonnier de guerre dans les Vosges en juin 1940, il a connu les durs débuts de la captivité pendant tout le mois de juillet à Strasbourg puis, après un bref passage au Stalag V B à Villingen, cinq mois abominables au camp d'Heuberg, de triste mémoire.

Homme de foi, pondéré, il laisse un grand vide dans sa famille, ses amis anciens P.G. de Pont-à-Mousson le regretteront.

Les Obsèques de notre camarade ont eu lieu à l'église St-Laurent de Pont-à-Mousson, en présence de nombreux anciens P.G. dont, Pierre DURAND, qui représentait l'Amicale.

Nous assurons Madame JANOT son épouse, ses enfants et petits-enfants de notre sympathie attristée.

P. Durand.

Page de journal

PIRAPORA (1), 15 SEPTEMBRE 1939

« Il n'est guère facile d'exprimer aujourd'hui l'affreuse solitude d'un homme de mon âge, qui a fait la dernière guerre, J'écris ce mot de solitude faite de mieux, et pour essayer de donner un nom à une espèce de déception si forte qu'elle nous met réellement hors du monde, hors de nous-mêmes, coupe si brutalement tous les liens avec un passé si proche qu'on se demande si on l'a vécu ou simplement rêvé... »

Je ne crois plus qu'à la vérité. Ma vérité n'est pas celle d'un homme qui se bat. La vérité d'un homme qui se bat, c'est de ne pas lâcher les copains. Mes copains — au sens ancien de ce mot devenu si vulgaire — mes compagnons, mes compagnons fraternels, sont ceux qui tiennent le coup, qui vont mourir, Français ou Anglais, Polonais ou Allemands. Je ne les lâcherai pas non plus. Si je pouvais parler, je parlerais en leur nom. Jeter, comme M. Hitler, le peuple allemand aux charniers au nom d'une prétendue supériorité raciale, est une sanglante folie. Mais lorsque les démocraties de banque et d'affaires précipitent les peuples dans la guerre au nom d'un Droit et d'une Justice auxquels ces Démocraties ne croient plus, c'est une imposture non moins sanglante, et dont il reste raisonnable d'attendre une victoire aussi vaine que l'autre... Je ne puis écrire ces choses. De toute manière, je ne les écrirai pas. Ceux auxquels je les destine sont occupés à bien mourir, et je ne les distrairais pas, en un tel moment, je ne m'en sens nullement digne.

Georges BERNANOS.

(1) Brésil.

TEXTES

TEXTE I

LE TAS DE CAILLOUX

« Il faudra attendre son prochain livre pour voir s'il arrive à réaliser toutes les promesses contenues dans le premier »

(Combat) 1.

Quand ma fille est née, je me suis cru de l'importance. Jusque-là je n'avais été qu'un individu irresponsable et sans avenir. Désormais, je me sentais du poids. La paternité m'établissait dans le sérieux de l'existence.

L'événement, toutefois, ne parut pas émouvoir l'employé à tête de pékinois qui enregistra ma déclaration au bureau de l'état-civil, service des naissances. Encore qu'il ne se permit aucun commentaire, son indifférence exprimait clairement que je n'avais pas lieu de faire des embarras. Un enfant, c'est à la portée du premier venu. Ça peut n'être qu'un accident. Ça ne compte pas. Pour m'accorder quelque considération, lui, le pékinois, il attendrait que j'en fusse à mon quatrième, cinquième descendant. Peut-être au dixième, je ne sais pas. Il en fallait bien dix ou douze pour que la paternité prit figure de vocation.

Un vrai père, ce que le pékinois appelait un père, ça s'avancait dans le monde en poussant, tirant, talochant, torchant et mouchant un bataillon de mioches surchargés de trotinettes et d'ours en peluche. Un père était le centre d'un foisonnant et tourbillonnant univers de glapissements, de journaux illustrés, de bouteilles Thermos, d'allocations familiales, de genoux écorchés, de joues barbouillées de jaune d'œuf et de derrière poudrés au talc.

Je me suis rêvé dans ce rôle cosmique, pendant que le gratte-papier à tête de pékinois grattait ses papiers officiels. Je me voyais devenir un de ces procréateurs glorieux qui emplissent de marmaille les maisons amies, les trottoirs des villes, les voitures de la S.N.C.F. et les stations balnéaires.

Mais non, je ne suis pas fait pour un destin si vaste. Je n'ai point la carrure qu'il faut. Le bureaucrate ne s'y trompait pas. En ce qui concerne la paternité, il me situait tout de suite dans l'insignifiante catégorie des amateurs. Je lisais ça dans ses gros yeux troubles.

Cette fois, c'est un livre que j'avais à présenter aux services compétents. Un tout petit livre, j'en conviens. Si encore, c'eût été un roman de douze cents pages, un volume vraiment volumineux, massif et bien en chair,

ATTENTION!

Le prochain rendez-vous-DÉJEUNER est fixé au

DIMANCHE 17 OCTOBRE

au « ROYAL TRINITÉ »

Place de la Trinité, Paris, à 12 heures.

Venez, amis Parisiens

et Banlieusards! Venez!

Si possible, PREVENEZ.

un de ces bébés géants qui arrachent aux dames sensibles des extases modulées :

— Comme il est gros. Comme il est beau.

— Pensez, chère amie : quatre kilos trois cents à sa naissance.

On prend tout de suite une riche idée de l'auteur. On présume que c'est un gaillard qui ne s'arrêtera pas là. On peut compter sur lui : il va, tous les six mois, faire un enfant à sa Remington.

Par avance, on s'émerveille. On le voit comme il sera : chargé d'œuvres, et tranquille comme un taureau dans son pré, comme un étalon dans sa stalle. Toujours prêt à recommencer.

Mais mon nouveau-né était maigrichon. On l'a regardé distraitement. On : je veux dire la Critique — une vieille à perruque rousse, avec un chat sur les genoux.

La Critique, derrière sa vitre, jette sur les gens qui entrent un coup d'œil bref et plein d'expérience. Je ne lui inspirais pas confiance. Rien en moi qui annonçât le mâle vigoureux et fécond.

J'avais écrit un livre? La belle affaire. Eh bien, je n'avais plus qu'à en écrire un autre, voilà tout. La Critique attendrait que je repasse. Elle n'allait pas, pour si peu, secouer sa graisse et quitter sa chaise.

La Critique flairait en moi une tare. Est-ce que par hasard, je ne serais pas l'homme d'un seul livre?

C'est un type tout à fait ridicule, l'homme d'un seul livre. Le type qui s'est engagé pour le tour de France et qui lâche la course à Boissy-Saint-Léger. Tout de suite à bout de souffle. Epuisé, vidé, claqué, à plat.

Je la comprends bien, la Critique. Elle est sage de ne pas s'échauffer trop vite. Un premier livre, c'est comme la première pierre d'un monument : un sous-secrétaire d'Etat vient de Paris pour la poser, et il en profite pour parler en termes élevés de la culture des betteraves, de la paix mondiale, des impôts. Avant et après quoi on fait de la musique. Mais supposez qu'il n'y ait jamais de monument — rien que cette unique pierre, abandonnée aux chardons et aux mousses. C'est à peu près ça, le livre de l'homme d'un seul livre.

La plus dérisoire des situations littéraires. La plus humiliante disgrâce. Homme d'un seul livre : le gros poirier qui parviendrait tout juste, au cours de sa vie de poirier, à produire une seule poire. Ou le militaire professionnel qui n'aurait qu'une seule décoration à épingle sur sa tunique.

Dieu merci, j'échappe à cette désignation péjorative. Je ne suis pas l'homme d'un seul livre. J'ai fini, après un certain temps, par en publier un autre (2). A vrai dire, pas plus gros que le premier. N'empêche qu'à présent, me voilà l'homme de deux livres. En tête du second, on peut lire : **Du même auteur** — avec, au-dessous, le titre du premier. C'est mieux. Chacun pourra le constater : je ne m'en tiens pas à des velléités, je persévère, je remets ça, je rempile. Mieux, mais pas encore suffisant, il s'en faut. Ça se voit à peine, un titre, ça se perd dans tout ce blanc. Il en faudrait toute une liste. Des titres bien rangés, en ordre. En les considérant, on rêverait aux filles du colonel quand elles cheminent vers la messe du dimanche. Ou à n'importe quel symbole de prospérité familiale, portraits de famille, repas de famille. Il me suffit d'ouvrir un ouvrage, mettons, de M. Jules Romains, pour mesurer tristement ma pauvreté. Au moins, ça, c'est des performances. Une pleine page de titres. Ça se presse, ça déborde. Evidemment, ce M. Jules Romains est un écrivain. Alors que moi...

Et la Critique? Je la quettais, la Critique.

Elle a un peu bougé, au fond de ses fichus. Elle a même toussoté, sur un ton qu'on pouvait attribuer à une intention encourageante aussi bien qu'à de la bronchite chronique.

«...affirme très nettement la personnalité de Geor-

ges Hyvernaud qui fera sa place, croyez-moi, parmi les écrivains français». (Le P. G.) (3).

« Ce second roman devrait imposer sa personnalité ». (Populaire Dimanche) (4).

J'eus autrefois un professeur qui chérissait le problème du tas de cailloux (Dieu sait pourquoi). Un problème idiot, comme tous les problèmes. Quant au professeur, il était plutôt sympathique : rugueux, carré, naïf, débonnaire et démodé. Un caillou, disait l'excellent homme, un caillou, ce n'est qu'un caillou. Et si j'ajoute un caillou, ça fait deux cailloux, ça ne fait pas un tas de cailloux. Trois cailloux non plus, ni quatre. Et pourtant, à force d'ajouter des cailloux l'un après l'autre, il viendra un moment où j'obtiendrai un tas de cailloux. (Et à ce point de son exposé, le vieux pédagogue nous regardait avec beaucoup de malice et de satisfaction). A quel moment précis, hein ? Oui, au bout de combien d'opérations ? Quel numéro porte ce caillou décisif grâce auquel on passe d'une collection de cailloux à un tas de cailloux ? Le propre de cette question est évidemment qu'on n'y peut pas répondre. Voilà pourtant que je me la pose, ou une semblable. A partir de combien de livres cesse-t-on d'être un homme qui écrit des livres, pour devenir un écrivain ? Quel est le nombre d'ouvrages, de pages, de mots imprimés qui vous donne droit à l'appellation contrôlée ?

1 - Combat (quotidien dirigé par Claude Bourdet, fondé par Albert Camus).

2. Le Wagon à Vaches, publié en 1953, chez Denoël, après La Peau et les Os, publié en 1949 aux Editions du Scorpion.

3. Le P.G. (organe de la Fédération nationale des combattants prisonniers de Guerre), chronique de F. Imbert, 14 septembre 1953.

Le coin du Poète

UN LIVRE

(« Poèmes à l'ancienne avec rimes et raisons », de José de SOUZA).

Ce petit livre est d'un ancien prisonnier de guerre inscrit à l'Amitié des Aspirants.

Soixante dix-huit pages illustrées de quatrains rimés, comme à l'école de chez Hugo. C'est le livre du soir d'un homme aux confins de la vie, nostalgique du temps que le sablier a laissé s'enfuir... et que la recherche de « miroirs indulgents » ne lui rendra pas. Le palais de la mémoire, dont parle saint Augustin, regorge d'images que l'homme convoque à son gré, et qui lui parlent : l'enfance, l'amitié, la guerre à vingt ans, l'exil inoublié, la vie et ses songes, la terre toute humaine et l'univers des étoiles. Sans oublier les « incertains rivages » qui l'attendent.

(Illustré d'aquarelles et de photos, l'ouvrage est en vente (F. 200,00 franco) chez l'auteur-éditeur : M. José de Souza, Les Patios n°6, 24, rue de la Ferme, 78460 Chevreuse). (J. T.)

LE VIEUX MIROIR

Je cherche les miroirs qui me sont indulgents. J'en connais un, pendu dans l'ombre d'une chambre Au fond de la maison, qui est très arrangeant. Et je l'interroge, de janvier à décembre,

Guettant l'effet des ans sur mes traits fatigués. Il me connaît si bien que lorsque je m'approche Il semble me sourire et je vois, intrigué, S'allumer un reflet que vite il me décoche

Et transforme en image. Et le miracle est là ! Comme il se souvient bien de mon ancien visage, Il me ment sans vergogne et soudain le voilà Qui gomme mes rides, regonfle mon pelage,

Fait pétiller mes yeux, me reblanchit les dents. Je m'interroge en vain. Son image est la bonne. Avec lui, j'ai toujours mes très lointains vingt ans. C'est ce qu'il me suggère et moi je m'y cramponne.

Chacun de nous possède un miroir indulgent Qui vous aide à survivre en cachant les ravages De l'épreuve et du temps, vestiges affligeants. Déposés par les ans sur nos pauvres visages.

L'AMI RETROUVE

Il est venu de loin l'ami de mes vingt ans, Sorti du long tunnel d'une très longue absence. Une larme a brillé l'espace d'un instant Tout au bord de nos yeux qu'a usés l'existence.

Il vit au bord du lac où se mirent les pins. Le brouillard s'est levé et le soleil inonde Le village assoupi aux beaux chalets repeints. Des cygnes silencieux font des lignes sur l'onde.

Sur la barque blanche, deux enfants sont partis Vers le temps retrouvé de leur adolescence Et nos mots se mêlaient au léger clapotis Que nous faisons sur l'eau en ramant en cadence.

Nous avons évoqué nos jours dépareillés Et sommes revenus vers la rive embaumée En dérivant doucement pour ne pas éveiller Les oiseaux qui déjà dormaient dans la ramée.

Nous nous sommes quittés sans faire de serment. Une vieille amitié vaut bien que l'on s'arrête Au bord du dur chemin creusé par nos tourments Un jour sans lendemain, sur l'onde, entre les crêtes.

Les P.G. de Napoléon

(Suite à l'article de P. Durand, Lien juillet-août, p. 7, col. 3)

Combien de prisonniers français sont demeurés en Allemagne (en URSS) après la fin de la guerre 1939-1945 ? (je parle des vivants, non des morts). Quelque six à sept mille peut-être ? C'est peu comparativement aux centaines de milliers d'hommes qui y ont séjourné. Ce phénomène n'est pas sans signification en lui-même, mais il convient de préciser que ce choix a été fait en toute liberté, par des individus devenus libres, et

4. Populaire Dimanche, hebdomadaire national du Parti socialiste (S.F.I.O.), 20 août 1953.

(Extrait de « Lettre anonyme, nouvelles et autres récits » (Editions Ramsay), 1986, de Georges HYVERNAUD. Reproduit ici avec l'autorisation de Mme Hyvernaud, que nous remercions.

TEXTE II

CROIX

Au cimetière de Notre-Dame de Lorette, décembre 1926.

Je crois à la vertu des hauts lieux. Il fait bon penser sur ce plateau nu, tout proche du ciel couleur de rouille où se convulsent les nuages. L'esprit s'accorde sans effort au grand paysage pathétique. Il se sent âpre, fort, et battu de vents contraires.

Ici, la vie et la mort se rencontrent. Dans ces terres grises, on se battait il y a dix ans. Maintenant, l'ample rumeur du travail monte des villes confuses noyées dans la brume rougeâtre. Haine des hommes, peine des hommes. Des airs de gramophone me viennent de quelque village tapi au pied de la colline : la joie des hommes. Vers ce champ des morts, montent toutes les voix de la vie, pour composer à l'âme la plus exaltante rêverie. Ce point est un prodigieux carrefour.

Mais je ne veux pas laisser en moi se mêler tant d'impressions. Il faut choisir. Je choisis de garder les croix, la foule des croix de bois, toutes semblables comme des destins.

... Une croix suffit pour exprimer toute la guerre, toutes les guerres. Je ne sais pas de symbole plus parfait de la chose effrayante que ces deux traits qui se coupent. Tout peut se ramener à cet idéogramme.

Le coin du souzire

par Robert VERBA

ENIGME

Au kommando, à tous ses moments de liberté, Julien se précipitait sur le même bouquin qu'il relisait sans arrêt. Ce qui finit par énerver son voisin de lit, son copain Marcel.

Un jour ce dernier lui demanda : « T'en as pas marre de lire toujours la même histoire ? Depuis le temps tu dois l'avoir apprise par cœur ! »

— Ce livre me permet de connaître à fond la philosophie, ce qui me fait envisager les choses sous un autre jour, lui rétorqua Julien.

CAPTIVITÉ ET EVASION

COMMENT FEINTER NOS... ANGÉS GARDIENS

Si en kommando agricole il était facile de se tailler en plein jour, le problème n'en restait pas moins de partir deux ou trois ensemble. Je ne parlai que pour mémoire de ce copain qui, vêtu du costume de noce du mari, s'en alla prendre le train au bras de sa patronne. Evasion magnifique mais à gros risque : Frau fut reprise en gare d'Aix la Chapelle, mais lui ? ?

Fin avril 1942, deux instituteurs, un libre et un public, de Einste-Kreisverden, tentèrent la belle. Ils furent pris subitement tous les deux d'une rage de dents — et il fut décidé que le gardien les conduirait le lundi suivant chez le dentiste de Verden. En attendant, les deux loustics s'entremettent auprès de leur patron pour disposer d'un vélo en bon état, celui du gamin ferait l'affaire. Le jour venu, l'un d'eux « décomanda » le gardien en prétextant le surcroît de travail à la ferme. Le posten n'en demanda pas davantage... Et hop, en selle direction la frontière hollandaise ! Alerte en début d'après-midi... Trop tard. Cinq jours après nos deux gaillards étaient en France.

A Martfeld, deux autres, dont le sergent-chef Régnier du 35^e RIF de Mulhouse, partirent aussi à vélo. L'un creva et dut abandonner. Le sous-off. lui, continua et se fit bêtement reprendre à Strasbourg quand, voulant renvoyer en bonne et due forme le vélo à son patron, il fut remarqué à la gare par une femme qui le dénonça aussitôt ! L'honnêteté n'est pas toujours récompensée, la preuve !...

En décembre 1943 arriva au village un P.G. belge qui s'était évadé d'un camp disciplinaire où il purgeait une peine de 3 ans. Il allait de kommandos belges en kommandos belges, en K.G. avec un licol sous le bras, comme Fernandel mais sans la vache ! Il nous demanda de l'argent civil pour acheter un billet de train tant il se sentait à bout. Il marchait depuis quinze jours. Il avait compté sur ses premiers patrons de Martfeld,

sans pression, du moins apparente, des autorités politiques ou de ce qui en tenait lieu alors — sauf peut-être en Union Soviétique... ce qui ne surprend pas si, remontant le temps, on examine le destin des prisonniers français de la Grande Armée de Napoléon en 1812 (cf. Le Lien n° 479, p. 2, col. 2).

Le document que nous analysons ci-dessous, étude d'un historien de Moscou, V. Sirotkine, a été publié en France dans la « Revue de l'Institut Napoléon », n° 166, 1991-1.

Les chiffres avancés, ceux des effectifs de la Grande Armée amenée en Russie, ceux des tués et

Un signe, rien de plus : le signe de l'addition immense. Addition de souffrances, addition de cadavres. Comme il apparaît bien dans ce cimetière de Lorette, où la figure de la croix, indéfiniment répétée, dit les morts indéfiniment ajoutés aux morts...

Vue sommaire, sans doute. Cette pauvre mathématique fait sourire à force de simplicité. J'entends le Savant me dire qu'il y a bien d'autres choses à considérer. Mais je n'écouterai pas le Savant, et je me méfie de sa très subtile dialectique. Je sais trop qu'il ne manque pas de sophiste à la foire aux idées. Et je sais encore que ce problème de la guerre est aisément brouillé dès qu'on le mêle de philosophie. Pour le bien comprendre, on doit être sans finesse ; il faut l'aborder rondement, rudement, rustaument : en primaire.

Je m'en tiens donc à l'addition. Elle me délivre, au surplus, de la rhétorique et de la poésie par quoi l'on a coutume de défendre et la guerre et la paix. Je n'aime pas ces armes trop commodes. La poésie justifie tout, glorifie tout. Elle n'a point de peine à me communiquer l'horreur des batailles. Mais dès qu'elle en chante les beautés, et que paraît Homère, me voici incertain et bouleversé, car il est vrai que cette beauté existe. Evitons de dissoudre dans le lyrisme l'image exacte de la guerre. Cherchons ailleurs un sol ferme, car ce terrain-là n'est pas sûr. Revenons plutôt à la notion nue, à la notion abstraite de la guerre, qui s'exprime si fortement par le signe de la croix. Cela suffit pour saisir l'esprit. Oubliez tout lyrisme. Regardez le signe.

Le signe de la croix répété sans fin dans l'addition inscrite sur ce plateau de Lorette, sous la menace du ciel en loques.

Signé Yves Ernaud.
Les Primaires, novembre 1927.

— Extrait de « Carnets d'oflag, proses et critique littéraire », de Georges Hyvernaud.

— Avec l'aimable autorisation de Mme Hyvernaud.

— Comment ça ? Tu peux m'expliquer ?

— Bien sûr, mon cher Marcel, c'est facile. Voilà : Es-tu sûr d'être prisonnier de guerre en Allemagne à Molln ?

— En voilà une question idiote, où serais-je d'après toi ?

— Eh bien, avec ma philosophie, je peux te convaincre que tu n'y es pas.

— Dis donc, ça va pas la tête, t'es en train de me prendre pour un c... !

— Ecoute-moi Marcel, puisque tu prétends te trouver à Molln, tu n'es pas à Paris.

— Non, et alors ?

— Si tu n'es pas à Paris, c'est que tu es ailleurs !

— Bien sûr !

— Et bien, si tu es ailleurs, tu n'es pas ici !

Se prenant la tête entre les mains, Marcel réfléchit et puis soudain fila une grande tape à son ami Julien.

— T'es fou, s'écria ce dernier, que t'ai-je fait pour que tu me cognes ainsi ?

— Moi te cogner ? Explique moi comment j'aurais pu le faire puisque toi, tu es prisonnier dans ce kommando, et moi quelque part ailleurs ?

mais ils refusèrent en pensant à leur fils sur le front russe... C'est en désespoir de cause qu'il s'en vint à Hunstedt où avaient été mutés quelques P. G. de Martfeld.

Le problème se posait à nous de savoir si nous l'aïdions — quelques-uns se souvenant d'avoir été fouillés au stalag par des... Flamands, gardaient rancune aux Belges dans leur ensemble. Finalement, nous décidâmes de l'aider.

Via des Ukrainiens civils, un Français, Ravache, fut chargé de se procurer un costume. Pour ma part, j'eus l'idée de vendre aux enchères à l'américaine une quinzaine de paquets de cigarettes. Résultat : 70 marks, qui devaient suffire...

On cacha le gars dans un grenier de ferme où vivaient, seules, deux femmes : de la patronne et la bonne. Le dimanche matin suivant, il descendit à l'écurie pour faire sa toilette en même temps que les deux P.G. employés. Un troisième couvert fut donc ajouté sans difficulté pour ce copain... venu en visite. Et Johann put prendre un repas comme cela ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps ! L'après-midi il passa même au kommando en présence du gardien qui, lui non plus, ne s'étonna pas davantage... Le lundi matin, en partant au boulot, nous l'avons salué discrètement alors qu'il attendait le bus de 7 heures qui le conduirait à Verden.

Qu'est-il advenu de lui ? Jamais nous n'avons rien su. S'il a été repris, il n'aura pas dit qui l'avait aidé. Il habitait Liège, j'aurais aimé savoir...

Bien d'autres anecdotes vécues alors me reviennent en mémoire où la feinte et l'audace triomphèrent de la vigilance armée de nos gardiens. Revenant en 1968 à Hunstedt j'y rencontrai notre gardien d'alors : H. Mg. Il me remémora tous les soucis que nous lui avions causés. Comme je lui demandais s'il savait qui l'avait empêché de reprendre les trois fugitifs de juin 42, il me répondit : « C'est toi, mais je considère que c'était un « pflicht » (un devoir).

E. MARLANGEON.

88500 Mattincourt - Mle 49.989 X B.

ceux des prisonniers ont été contestés, pour des raisons opposées très compréhensibles, par les historiens russes et français.

Notre auteur retient pour fondé que la défaite de l'Empereur devant Moscou s'est soldée par la capture de 150.000 prisonniers de guerre officiels et de 50 à 60.000 non-officiels, ceux-ci représentant « des soldats et des officiers qui, malades, exténués ou légèrement blessés ne furent pas à même de suivre la Grande Armée battant en retraite le long du Vieux Chemin de Smolensk »...

(Suite page 8)

« TOURLOUSINES !... »

(Ceux de 1939 - 1940) Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE X

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Il est des ambiances paisibles plus destructrices que la dureté des combats : l'usage des nerfs... l'épuisement de la patience... la chute du moral réclament une forme d'héroïsme que ne comprennent jamais ceux qui ne les avaient pas vécu.

Parfois, certains combattants choisissent pire, espérant trouver mieux.

DEUXIÈME PARTIE

Les corps-francs

Les mauvais militaires font les bons soldats (A. B.)

Corps Franc!... Ça y est!... L'Antoine est Corps Franc!...

Le voilà libéré de sa chape de béton... Des gradés fonctionnaires... De ce cadre étouffant... Ce confinement insupportable.

C'est le dix-sept janvier que c'est arrivé... Il était en train de se débarbouiller près du poêle, à proximité de la chambre de repos lorsque Grazine, qui était de garde au téléphone, s'est précipité.

— Dis, Antoine! Tu pars dans les groupes francs demain matin!

— Sans blague?

— Ouais! Ils viennent de nous prévenir.

Du coup, il ne tient plus notre énergumène... Pour lui, les Corps-francs, c'est l'évasion à la monotonie... La promiscuité... L'avachissement... Il va, maintenant, faire partie des « commandos »... Un mot qui, pour lui, évoque les exploits de ses meilleurs films d'action... Les baroudeurs des Westerns... Il va abandonner le conventionnel mesquin pour la bagarre à l'air pur... Avec des types intrépides... Fonceurs... Rentre dedans... Se retrouver à la pointe du combat avec des semi-professionnels de la chicore...

Il exulte, le gamin, en préparant son barda... Partageant avec ses copains tout ce qui lui semble superflu, encombrant, inutile... Même son vélo, amené en temps de paix, reste là.

Manuge, qui s'était également porté volontaire, est du voyage, mais c'est là que leurs destins vont dévier, car le Corps Franc du 23^e R.I.F. est divisé en trois groupes; le complice de notre gavroche va se retrouver dans un élément différent, en compagnie d'un autre zèbre pas triste non plus... Un sergent nommé Bigeard...

C'est Giblac, un gazier ayant, en juillet 39, fait l'école de conduite avec notre tourlourou, à Sarrebourg, qui vient les chercher avec une charrette à cheveaux... Si c'est pour cela qu'on leur avait fait passer le permis de conduire, ce n'était vraiment pas la peine... Pourtant, le Giblac veut montrer à ses potes qu'il est devenu un vrai postillon... Ils partent en trombe avec ses bourrins... Sur les chemins détrempés... Cahoteux... Ça vire à droite, à gauche, dans les ornières, les nids de poules, les éboulis... Ils sont brinqueballés dans la cariole, pire qu'une salade qu'on égoutte...

Immanquable, comme ça patine dur, ils versent dans le premier virage... Tout chavire! Les mecs... Le fournieusement... Et la bagnole, il n'y a que les galls qui s'en tirent et attendent paisiblement, sur le bord de la route, en ayant l'air de s'en balancer comme de leur premier picotin d'avoine... Manuge fait des brassées dans la neige... Il beugle à l'attention de l'automédon qui barbote :

— Dis donc, Ben-Hur, combien qu'ils te paient, les frisés, pour faire ce turbin?

Mais l'autre est grand optimiste.

— C'est rien, papa, par temps sec, je suis imbattable!

Ils remettent tout en ordre... Rameutent les bidets et arrivent bons derniers à l'abri numéro trois où le commandant, que les trouffions surnomment « Bernard les grandes tatanes » à cause de ses paturons démesurés; a déjà réuni tous les autres volontaires auxquels il fait un petit speech. Il leur parle de la cohésion nécessaire... Leur dit qu'ils vont apprendre à se connaître. Bénéficier d'une instruction nouvelle... Avec des armes, des conceptions, des objectifs différents... Il ajoute qu'ils vont devenir le fer de lance du régiment... Celui dont l'Etat-Major attend mille renseignements indispensables pour les décisions à prendre... Savoir quelles unités on a en face de soi... Leur importance... Quels travaux elles entreprennent... Les mouvements de troupes... Repérer les champs de mines... Etudier les éventuels plans d'attaques... Il leur faudra s'infiltrer dans les lignes allemandes... Faire des prisonniers... Les interroger.

Il devient emphatique, le commandant; on sent qu'il en est déjà fier de son Corps Franc... Lui aussi doit en avoir plus que marre de poireauter, jouer les ballerines... Il insiste :

— D'ors et déjà, le colonel et moi-même vous considérons comme une troupe d'élite. Nous vous couvrirons de toute notre autorité, nous comptons sur vous, vous pouvez compter sur nous!

Après ça, les gars, c'est tout juste s'ils ne le portent pas en triomphe...

Le commandant leur présente également les officiers qui vont prendre la tête de chaque groupe... Celui d'Antoine hérite d'un très jeune lieutenant.

Après ce préambule, les hommes sont acheminés vers trois maisons dans le bas de Soufflenheim... Celle qui échoit à notre héros et ses compagnons appartenait à deux vieillards... Cela se ressent dans son manque de confort... Elle n'en est pas moins prise gaiement d'assaut par quinze gaillards impétueux, fougueux, énergiques qui retournent tout, déplacent les meubles, installent l'électricité, montent des poêles et recouvrent la pièce qui va leur servir de chambre avec de la paille sur laquelle ils se coucheront le plus souvent tout habillés... Tout cela dans les rires, les jurons, le désordre et les premières altercations. Pour se laver,

ils ont la neige, dehors... Quelle organisation... On est dans l'armée française ou on ne l'est pas!

Et puis voilà Brecht qui survient... Toujours avec son lourd paquetage... Il s'était porté volontaire en même temps qu'Antoine... Mais, maintenant, aurait pu ne pas maintenir sa candidature; il explique à son copain :

— Tu comprends, là-dedans, ce sont tous des chient mou!... des plats du cul! Passent leur temps à faire des ronds de jambes à la gradaille... Des genuflexions... l'hypocrisie flasque au dernier degré, j'en avais ma claque!

— T'as eu raison, je crois pas qu'on va pas se faire lartir ici!

Ils contemplent leurs nouveaux compagnons... Une sacrée bande! Il y a de tout là-dedans... Un dentiste... Un philosophe... Un pianiste... Un mécanicien... Un garçon de café des halles... Un fleuriste... Un valet de chambre... Un maçon... Deux employés de bureaux... Et même un marquis, moine franciscain qui, avec une piété n'ayant d'égale que son abnégation, après avoir retapé un énorme Christ en porcelaine dominant impavement la pièce, se tape allègrement toutes les corvées, souriant dans sa barbe rousse et les pieds nus par pénitence...

Y'a pas, ils sont loin de l'ambiance de Runtzenheim...

Le deuxième zigue qui va devenir inséparable de notre loustic, c'est Kirch, le philosophe... Ils se connaissent depuis 1938, et ont fait, ensemble, le peloton des élèves caporaux... Puis Kirch possédant les diplômes adéquats, est parti pour celui des officiers de réserve. Hélas! Cet hurluberlu n'avait pas la souplesse d'échine qui font les promus... Quand on a voulu lui imposer, il est devenu grossier comme un député minoritaire... Ils l'ont donc viré... Il est resté deuxième classe.

Tout de suite, on les met dans le bain.

Pas de temps à perdre, ils ne sont pas venus ici pour enfilez des perles, de culture ou pas... Des maîtres d'armes leur font l'instruction sur le maniement d'engins nouveaux... Le fusil mitrailleur F.M. 24/29, avec béquille et correcteur de tir contre avions...

Ils l'expérimentent dans les prairies alentour, et apprécient son action par rafales rapides, saccadées... Antoine, ayant été mécanicien d'armement, le prend en charge... C'est le Marquis François de Porte qui devient son pourvoyeur.

On leur fournit également des tromblons lance grenades V.B. ou F.M. qui s'adaptent au canon des fusils... On leur donne des grenades O.F. à bouchon allumeur modèle 35... Elles sont peintes en gris bleu et doivent être mises dans les poches et non pas portées au ceinturon, contrairement aux photos de frime paraissant dans les journaux... On leur procure également, à chacun, un poignard, type : nettoyeur de tranchée, dont ils ne sont pas peu fiers; mais qui leur sert surtout à éplucher les légumes.

D'autres instructeurs viennent les initier au lancement de la grenade... Au rampement sous les lignes de barbelés, sans toucher ces derniers, et en évitant les traquenards des mines... Des officiers de Joinville leur apprennent le « close combat » l'art d'éliminer un adversaire, la manière de retourner un bras armé, d'envoyer valdinguer un assaillant, d'annihiler une agressivité dangereuse... Ils s'exercent entre eux et s'aguerrissent rapidement.

Leur tenue aussi est passée en revue par des spécialistes... Leurs écussons sont recouverts par des volets de dissimulation... On leur apporte des bottes spéciales pour mettre par dessus leurs chaussures... On les munit d'une « Peau de mouton » qui n'est qu'un simple rectangle avec un trou au milieu... Des lacets sur les côtés, permettant de le fixer... Ils ont aussi des gants de toile doublée de peau et un couvre casque blanc pour empêcher les reflets métalliques... Pour les mêmes raisons, on leur apprend à se coucher sur leurs armes.

Nos gaillards, tous ces préliminaires ne les intimident pas... Ils ne se sentent jamais sentis aussi heureux... Le soir, après des journées pareillement remplies, on pourrait croire qu'ils vont s'affaler dans la paille pour roupiller... Pensez-vous! Ils partent en dondaine, de cantine en cantine, et trouvent le moyen de prendre des cuites mémorables à faire calancher un individu normalement constitué dans une existence paisible.

Où il est ennuyé, notre gamin, c'est pour annoncer son changement d'adresse à ses parents... Il ne peut tout de même pas leur dire qu'il s'est porté volontaire pour la défense de la Patrie. Le Cécel, antimilitariste comme il l'est, il étoufferait... encore qu'il ait une sorte de dévotion pour Sainte Geneviève, Jeanne d'Arc et Charles Martel qui n'étaient pas particulièrement des tendres; mais il aurait été trop difficile de lui expliquer que, sans armée il est impossible de contenir les envahisseurs d'où qu'ils viennent, et qu'on ne peut pas, par idéal, laisser massacrer tous les siens. Alors, pour faire passer la purge, le moujingue leur raconte une histoire à la noix, où il est question des plus jeunes cœlibataires de la classe 38 désignés d'office... Ça prend ou ça prend pas, il s'en tamponne, l'essentiel c'est qu'ils comprennent que lui, maintenant, se sent bien dans sa peau...

Bientôt, on leur fait faire des exercices de nuit. Pour leur apprendre à se repérer d'après la lune, les étoiles, le vent, les arbres, les ombres... Il fait frisquet, mais ça ne les déçoit pas; tout cela est nouveau pour eux, et les emballe... On leur procure même un chien qui n'aboie pas... Et puis des vêtements valables : chemise kakie, caleçon de soie, chandail civil en laine, ceux de l'armée, en jersey n'étant pas assez chauds pour les missions à accomplir... Ils gardent leur pan-

talon de golf et commencent à étudier un insigne spécial qui les distinguera plus particulièrement... C'est Brecht qui imagine l'arc de cercle portant la mention « Corps Francs » cousu sur la manche avec, au-dessus, une tête de mort... Ça, c'est pour l'épate, le petit côté spectaculaire, le quimper pépées, le bluffe niquedouilles, le tombaga des roturières, l'intimidation de la cheftaille...

Les gradés semblent d'ailleurs avoir reçu des ordres à leur sujet. Personne ne vient les provoquer, les dominer, les toiser, leur imposer sa loi... Les instructeurs font leur boulot en camarades et c'est marre... C'est préférable, car tous les bigornots qui sont là, c'est justement pour qu'on leur foute la paix, ce qui, en l'occurrence, est une façon de parler... Dans le fond, les vrais antimilitaristes, ce sont eux... Il n'y en a pas un dans le tas qui n'ait eu maille à partir avec un croquenot salingue... Tous des champions en journées de tôles ce sont... Des grandes gueules ravageuses... Des empoigneurs homériques... Pas un qui ne se soit farci un gradailou pour une raison ou une autre... Tout le contraire de patriotards forcenés... De fayotteurs visqueux... De tendrons simageurs... Plutôt le genre de mecs à vous apalguer le premier enkapité qui la ramène, et à vous le balancer par la window... Du coup, il n'y a plus d'extinction des feux éructée par une voix avinée... De réveils tonitruants par un cinglares de la toussouseuse...

Chacun fait son boulot... Chaque jour, un homme reste au cantonnement et prépare tout... Les repas sont pris de bric et de broc, allongé sur le coude, à la romaine... Les jambes croisées, comme les chinetoques... Ou carrément sur les fesses, par terre, à l'instar des clodos... L'aventure, je vous le dis! L'aventure comme on l'aime ou, du moins, comme on doit l'aimer lorsque l'on a vingt-ans.

En principe, leurs contacts sont bons avec les autres soldats de Soufflenheim... On les accueille allègrement quand ils viennent voir, au cinéma du camp, des films archi usés, dans un environnement tumultueux.

En sortant du foyer, ce soir-là, de la neige jusqu'aux genoux, Antoine aperçoit un particulier titubant... Il s'approche et reconnaît Manuge, le bidon en bandoulière... Dans le bidon, il n'y a plus de liquide... On ne peut pas en dire autant du chtimi. Il l'interpelle :

— Où vas-tu comme ça?

— L'autre montre son bidon.

— Le remplir, pardime! Quand il est plein, je le vide quand il est vide...

— Ouais, no la connaît!

— Bien sûr, gros malin de parigot! Mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'on part demain...

— C'est vrai?...

— Aussi sûr que je ne suis pas à jeun...

Un peu plus tard, en apprenant ça, tous les gars sautent de joie. Enfin! Ça y est! Ils vont partir à la tabasse... Ils en frémissent... Où va-t-on les envoyer?.. Le lendemain matin, 26 janvier, ordre leur est donné de préparer leurs paquetages et de les porter au poste de commandement des Groupes Francs... Les hommes interrogent leur sous-chef de commando... C'est l'adjudant Ritter... Eh! Oui, leur souffre douleur du temps de paix qui s'est porté volontaire, comme eux, et qui s'avère, maintenant, un animateur plus humain que la plupart des fantaisistes de la sardine... Mais lui-même ignore où ils vont... Une lettre a été remise au lieutenant qui ne devra l'ouvrir qu'à un moment déterminé, face à la casemate de Koenigsbrück... On nage en plein roman d'espionnage... Les durs, ça leur fait encore plus plaisir... Les voilà devenus personnages authentiques des œuvres de Pierre Nord...

(Exclusivité « Le Lien » VB - X A, B, C.)
(A suivre)

LES P.G. DE NAPOLEON (suite)

Ainsi donc restèrent sur le sol russe environ 200.000 personnes. Que devinrent-elles ?

En 1813, une ordonnance du tsar autorisa les P.G. à se faire naturaliser Russes, bénéficiant dès lors d'avantages sociaux et financiers... « En août 1814, près du quart des prisonniers de guerre se firent sujet du tsar ».

Mais cela ne dura pas, en 1814 les Bourbons rétablis sur le trône réclamèrent le retour en France des prisonniers de guerre. Le tsar Alexandre I^{er} accéda à la demande et à la fin des années 1814-1815 « la majorité des prisonniers de guerre regagna la France soit par mer soit par terre ».

Mais beaucoup, pour des raisons diverses, refusèrent de rentrer. Leur attitude fit tache d'huile parmi la masse des rapatriables, au point qu'un nouvel oukaze du tsar enjoignit de « ne forcer personne »... Ces obstinés demandèrent et obtinrent la citoyenneté russe définitive.

« En 1837 la police secrète recensa tous les anciens prisonniers de guerre fixés en Russie ». A Moscou et dans le gouvernement de Moscou, il y avait 3229 Français plus leurs enfants — ouvriers, artisans, commerçants, précepteurs, domestiques. Leurs patronymes, Grillet, Savary, Adault, etc. se retrouvent aujourd'hui encore, accompagnés d'un prénom typiquement russe...

Cette intéressante rétrospective nous remet en mémoire les mésaventures survenues à beaucoup de nos camarades libérés par l'Armée rouge et emmenés en Union Soviétique après la déroute de la Wehrmacht; incertitude quant à leur nombre, enquêtes, interventions de la France, information et désinformation, négation, confusion, amalgame, tout un cursus qui, peu à peu, dévoilait un pan de la réalité, de la citoyenneté forcée à l'établissement volontaire et à la mort sur place laissant subsister à jamais (?) une part d'inconnu et de mystère.

Un publiciste français écrivait en 1937 : « Soviétique ou non, la Russie est la Russie ».

(J. T.)

Comptes de prisonniers français ont demeurés en
N^o de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 3^e trimestre 1993
cotisation annuelle : 75 F donnant droit
à l'abonnement annuel au journal.
Le Gérant : J. LANGEVIN
Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE